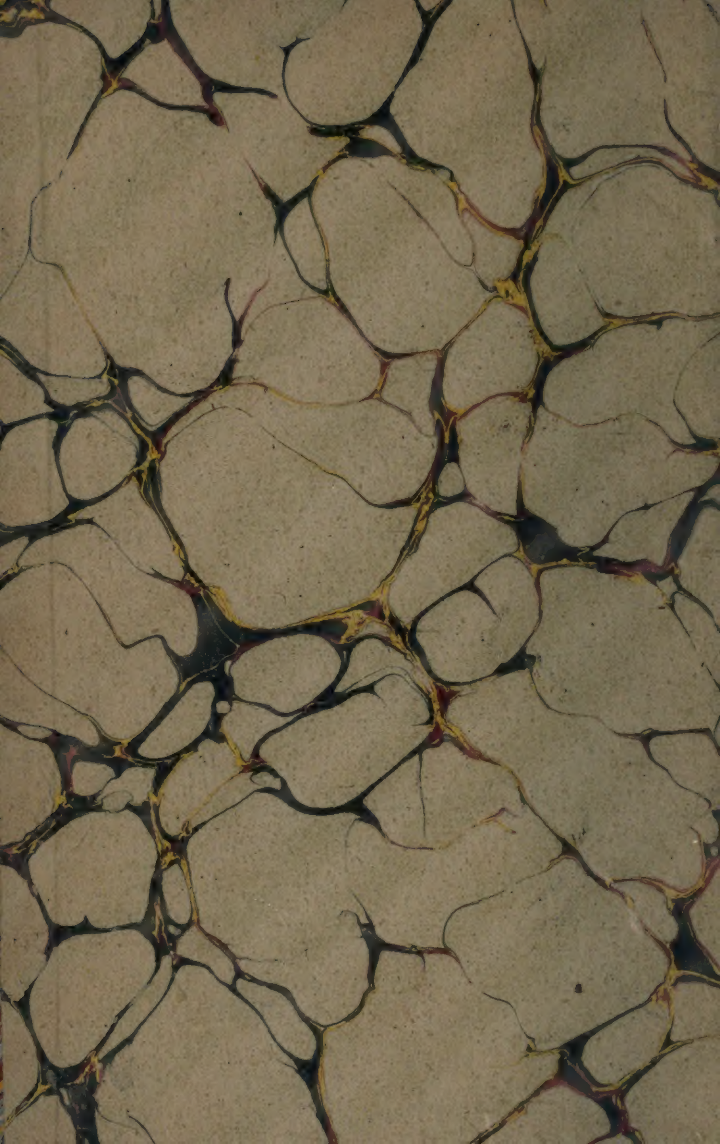
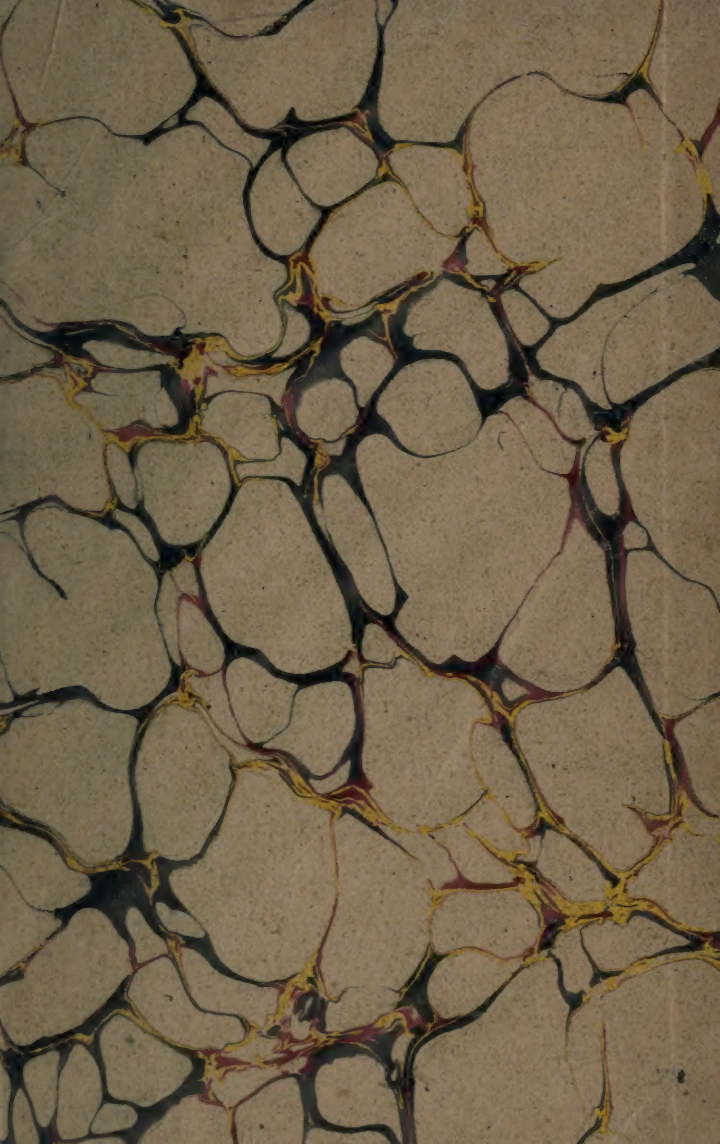

3 1761 04950009 3





LA PENSÉE
DE MAURICE BARRÈS

DANS LA MÊME COLLECTION

HENRI DE RÉGNIER ET SON ŒUVRE, par Jean de Gourmont, avec un portrait et un autographe.................... I vol.

LA NAISSANCE ET L'ÉVANOUISSEMENT DE LA MATIÈRE, par le Dr Gustave Le Bon.............................. I vol.

DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE. *Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle,* par Remy de Gourmont, avec plusieurs gravures sur bois..... I vol.

FRANÇOIS COPPÉE ET SON ŒUVRE, par Gauthier Ferrières, avec un portrait et un autographe.................... I vol.

LES HARMONIES DE L'ÉVOLUTION TERRESTRE, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum................. I vol.

LA RÉVOLUTION RUSSE ET SES RÉSULTATS, par P.-G. La Chesnais....................................... I vol.

MAGNÉTISME ET SPIRITISME, par Gaston Danville...... I vol.

FRANCIS JAMMES ET LE SENTIMENT DE LA NATURE, par Edmond Pilon, avec un portrait et un autographe......... I vol.

LE GÉNIE ET LES THÉORIES DE M. LOMBROSO, par Etienne Rabaud.. I vol.

LA QUESTION D'HOMÈRE. *Les Poèmes homériques, l'archéologie et la poésie populaire,* par A. van Gennep, suivi d'une bibliographie critique par A. J.-Reinach.... I vol.

LES HOMMES ET LES IDÉES

La Pensée
de
Maurice Barrès

PAR

HENRI MASSIS

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



MAURICE BARRÈS

D'APRÈS LE TABLEAU DE JACQUES BLANCHE

AUTOGRAPHE

DE

MAURICE BARRÈS

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Paris, le 19

C'est en marbre blanc un corps debout,
à moitié décomposé, mais qui, de sa main,
soutient, élève encore un cœur, un cœur de
porcelaine, pressoir d'un cœur vermeil...
Titania, quand elle couronne sur ses genoux

l'imaginaire beauté de Abdon, me touche

moins que cette Louise qui, sur la terre

et tel que le ver dans le tombeau le fit,

voit son ami desespéré lui tendre son cœur

pour qu'elle le sauve des lois de la mort.

Maurice Barrès

INTRODUCTION

LA PERSONNALITÉ DE MAURICE BARRÈS

> L'âpre plaisir de vivre une vie double, la volupté si profonde d'associer des contraires.. L'homme qui me plaît, je le compare à une belle troupe dramatique où divers héros tiennent leur rôle...
>
> M. BARRÈS. *Un Amateur d'âmes.*

La représentation que l'étranger se compose de Maurice Barrès, en regardant les affiches électorales qui apprennent son nom à la foule, est bien différente de l'attitude où il se fixe dans l'imagination des lettrés. L'habitant du quartier des Halles qui n'a pas lu ses livres et ne sait que ses démarches politiques, expliquées par les journaux et les réunions, le conçoit comme un politicien nationaliste et patriote. Pour la vie, il est, devant le peuple, le compagnon, l'ami de Paul Déroulède.

Les délicats, au contraire, veulent ignorer son activité citoyenne, qui ne voient en Barrès qu'un artiste raffiné. Ils dédaignent les théories du polémiste ; le député leur gâte l'auteur de *la Mort de Venise*. M. Anatole France n'a pas peu contribué à favoriser cette légende d'un Barrès dilettante et dandy de lettres. Il écrivit jadis :

« Barrès n'a point d'instincts, point de passions. Il est tout intellectuel, et c'est un idéaliste pervers (1). » Aussi s'étonna-t-on que l'intrigue parlementaire attirât cet ultra-renaniste.

Mais distinguer le partisan du poète, le politique de l'écrivain, c'est se tromper étrangement sur la signification de Maurice Barrès et méconnaître la valeur profonde d'une carrière où rien n'est gaspillé. Toutes les formes sous lesquelles il s'est manifesté sont également précieuses. Œuvre, vie, action, doivent être jugées d'un même œil. Des dons si opposés déconcertent, il est vrai, les catégories où nous avons accoutumé de ranger les tempéraments. Barrès n'est pas un talent spécialisé. Il ne faut pas le confondre avec la plupart des littérateurs professionnels, ceux-ci fussent-ils d'ailleurs d'excellents ouvriers littéraires. Il n'entend pas, comme tel poète, élever un temple délicat aux anciennes beautés, faire des livres surannés, dalles funéraires sans mélancolie. Il est un amateur de grands spectacles et ne s'intéresse qu'aux êtres vivants. Il veut vivre et se sentir vivre, et par tous les moyens il s'attache à redoubler de vie. C'est une « âme totale, agissante ». Il recherche sans cesse le choc des événements; il est ouvert au monde qui l'enrichit. Peut-on lui reprocher son activité politique, puisqu'avec cette ressource il entretient en lui un sens si plein, si enthousiaste des choses.

(1) Anatole France, *la Vie littéraire*, 4e série, p. 225.

Une œuvre vivante est l'intégration des résultats qui se dégagent de l'action quotidienne. Celui qui n'agit pas ne pense pas. Toute idée qui ne naît point au contact de la vie est sans valeur. Que si — et ce fut le cas de Maurice Barrès — l'on a été éveillé à la pensée par la découverte des grandes perspectives métaphysiques ou historiques, il faut les oublier pour appartenir tout entier à la vie et les revoir ensuite après l'avoir éprouvée (1).

Barrès ne reste jamais extérieur à la réalité ; par là il est vraiment un maître de la vie. Il demeure curieux de « tout ce que le monde comporte de varié, de peu semblable, de spontané dans mille directions diverses ». Ses livres sont nourris d'expériences nombreuses, autant d'oranges bien fraîches qu'il a pressées.

Lord Beaconsfield disait : « Nous ne pouvons apprendre les hommes par les livres et aucune description ne nous fera réellement connaître le cœur humain, pas plus qu'elle ne nous fera connaître le travail de la nation. Il faut voir le torrent se précipiter et la forêt se balancer sous l'orage, il faut observer à l'œuvre la puissance de l'ambition et la soif de la vengeance » (*Vivian Grey*). M. Barrès n'a jamais écrit que de ce qu'il a *vu* et il a vu avec l'ivresse de voir. Comme un Stendhal, il s'est dépensé sans compter dans les aventures qu'il devait rapporter. Il poursuit tout ce qui ébranle les cordes de son imagina-

(1) Voy. Rauh, *l'Expérience morale.*

tion. Belle fièvre de percevoir et de peindre !

En entrant au Parlement, Barrès est allé chercher la vie où elle se trouve et goûter l'existence la plus ardente qu'il soit donné de vivre à nos contemporains. « Il y a là un concours de politiciens tel, que pour pénétrer les grandes intrigues de ce pays, nul séjour ne prévaut contre celui-là..... Les désirs ordinaires des hommes prennent dans ce milieu une valeur pleine. » Aux arènes du Palais-Bourbon, comme au cirque de Séville, il y a quelques beaux animaux.

Barrès vécut à la Chambre des histoires captivantes. Il garda dans ses yeux des scènes inoubliables. Tout en se prêtant à la force qui s'exhalait des débats — car on découvre le secret des êtres quand on partage leurs passions — il se composa une expérience. Il enregistra ces images pittoresques et d'un beau relief : *leurs Figures*, recueil d'admirables eaux-fortes burinées dans l'airain.

C'est à une campagne électorale, où Barrès connut la joie de se sentir en contact avec l'âme populaire, « cette belle chose vigoureuse, bien vivante, substituée à ces abstractions qui l'avaient tant lassé dans l'ombre des bibliothèques », que nous devons la tendre Bérénice.

La politique est aussi pour Barrès « le plus violent des prétextes où satisfaire son activité (1) »

(1) Comme ce « méprisant Disraeli », qu'il cite avec complaisance, M. Barrès possède à un degré supérieur le don d'utiliser la société à son profit. Après sa campagne électorale de Nancy, en 1889, il écrivait dans *le Figaro :* « Je goûtai dans mes adver-

Il craint la fadeur des heures inoccupées. On sent en lui, comme un besoin d'animer toutes les minutes de son existence. Un malaise passionné agite son âme qui s'élance impitoyablement vers toutes les promesses d'émotions et d'enthousiasme. Barrès a des nerfs et le goût du risque; aussi jouit-il jusqu'à la fièvre des excitations de la vie publique. Barrès dans un meeting, Barrès dans la rue ou à la gare de Lyon aux côtés du général Boulanger, Barrès aux audiences de Rennes cherche une dépense d'énergie, une ivresse intérieure.

Sa puissante imagination a besoin d'être déterminée. Ce voluptueux est un volontaire qui fournit à ses sensualités des satisfactions larges sur lesquelles,les crises passées,son intelligence s'attarde avec persistance,se maintient avecténacité. Puis, satisfait du rajeunissement, de l'enthousiasme fécond trouvés en quelques semaines dans le tumulte des passions populaires, il interrompt l'expérience et rentre dans son univers. Cette attitude demeure inintelligible à ses amis politiques, qui « ne connaissent guère cette complication d'un rêveur poursuivant à travers les drames publics son propre perfectionnement ».

L'intelligence de Barrès est elle-même toute tendue vers l'action. Pour lui comme pour

saires l'énergie de leurs insultes. Pas de milieu plus sain. Délicieuses bagarres de septembre et d'octobre ! Incomparables ballottages ! C'est là que je me pris à aimer la vie, l'instinct tout nu ! Comment après cela aurais-je l'ingratitude de négliger les améliorations réclamées par de braves gens qui, sans me connaître, n'hésitaient pas à m'aimer, et qui eux-mêmes *m'améliorèrent !* »

Beyle, analyser c'est agir, c'est se façonner peu à peu en vue d'un but précis. La culture égotiste ne me semble pas autre chose qu'une préparation à la vie active. La philosophie barrésienne est une philosophie de *l'action*. Haute vue d'ensemble, utile, nécessaire, quand on se livre à une enquête minutieuse sur les êtres et les choses!

Barrès estime que ses idées ne prennent leur valeur que lorsqu'il les a réalisées en actes. Qui ne voit que son activité citoyenne est parallèle au développement de sa pensée et forme un commentaire pratique de son œuvre littéraire à laquelle son instinct de qualité esthétique ramène tout le bénéfice de sa vie ? Au vrai, Barrès n'a jamais donné au travail de lettres que les instants qu'il déroba à sa tâche politique. Les épreuves d'*Un Homme libre* furent corrigées parmi les soins d'une campagne électorale.

On a souvent répété que l'ordre littéraire et poétique est supérieur comme région habituelle où réside l'esprit à l'ordre politique. « Toujours la politique, disait Gœthe, absorbera le poète. Etre membre des Parlements, vivre dans des discussions, dans des excitations quotidiennes, cela ne convient pas à la nature délicate d'un poète. » Pensée devenue banale et que les faits contredisent. Des maîtres de la grande espèce, un Chateaubriand, un Lamartine, un Hugo furent des hommes dans leur siècle et insérèrent leur action dans le mouvement des choses.

« On discutera indéfiniment pour savoir s'ils ont joué un rôle digne d'eux et utile à leur pays. Nul ne niera que leurs écrits ne soient, avec une extraordinaire puissance, intervenus dans la politique française, en prédisposant la sensibilité, et surtout en donnant aux faits une certaine couleur qu'ils ne perdront plus (1). »

Lorsqu'il élabora la doctrine nationaliste, Barrès exprima non seulement une idée haute, mais servit le sentiment profond, les rêves et les énergies de notre race. A la France qui se désaffectionnait, il a, comme Lamartine, rappelé ses raisons de s'affectionner. Il formula une manière d'impérialisme français (2) qui nous restituait un idéal et une discipline selon notre génie. Emploi magnifique, qu'il proposa à son activité au début même de sa carrière d'écrivain. On lit, dans *les Taches d'encre* (1886), une revue que Barrès avait fondée à vingt-trois ans et qu'il rédigeait seul :

A nous il appartient de conserver le génie de la France de l'aider en ses transformations, de le réaliser selon nos appétits ; et nous tiendrons toujours haut la claire poésie des aïeux, le scepticisme facile des penseurs et cette large bonne humeur qui sut toujours ne rien prendre au tragique et mépriser gaîment les valets de plumes.

(1) M. Barrès, cité par Jacquet. Cf. *Notre maître Maurice Barrès.*

(2) On n'a point suffisamment dit que c'est aux doctrines de M. Barrès que M. Gabriele d'Annunzio a emprunté le fond et l'accent de son nationalisme latin. Cf. Dumont-Wilden, *Revue Bleue :* M. Barrès et la pensée européenne.

Et notre tâche spéciale, à nous, jeunes hommes, c'est de reprendre la terre enlevée, de reconstituer l'idéal français qui est fait tout autant du génie protestant de Strasbourg que de la facilité brillante de Metz. Nos pères faillirent un jour; c'est une tâche d'honneur qu'ils nous laissent. Ils ont poussé si avant le domaine de la patrie dans les domaines de l'esprit que nous pouvons, s'il le faut, nous consacrer au seul souci de reconquérir les exilés. Il n'y faudra que quelque peu de sang et quelque grandeur dans l'âme (1).

Trois ans plus tard (1889), Maurice Barrès se présentait aux élections législatives et fut élu député de Nancy, avec un programme *national*. Retiré du Parlement, il dénonça les concussions panamistes. En 1892, une campagne contre les ouvriers étrangers et une seconde en faveur de la décentralisation furent organisées par ses soins. Deux ans après, il fondait *la Cocarde*, où furent ébauchées toutes les idées d'une régénération française. « Le fédéralisme et le régionalisme ont reçu de lui une vive impulsion. La position du problème alsacien-lorrain tel qu'il l'a présenté s'est imposée (2). » Son ardeur entretient la conscience de la Lorraine et anime toute la vie de ce pays. Il est le « sauveteur d'une petite patrie ». On n'a pas oublié son attitude dans des affaires récentes. Partout et toujours, Barrès s'est fait le défenseur de la culture française (3).

(1) Cité par R. Jacquet, p. 128, et par R. Gillouin, p. 29.
(2) René Gillouin, p. 50.
(3) Barrès a rendu justice à ceux-là mêmes qui lui paraissent

A la Chambre, où il est rentré en 1906, Barrès oppose aux événements un beau caractère, plus qu'il ne les dirige. Il ennoblit les causes qu'il embrasse, s'il ne les fortifie guère. Et c'est bien qu'un Barrès soit du côté des vaincus ; nous ne l'imaginons pas satisfait et comblé. Au reste, il n'a rien d'un chef de parti. En pleine foule, il demeure solitaire. Il n'est pas de ceux qu'on peut qualifier de politiciens. Le politicien reçoit ses idées et ses passions de son groupe. Il ne pense pas par lui-même. Il a ses intérêts sur lesquels il fait souvent plier son honnêteté et toujours sa façon de voir. La tâche que Barrès poursuit au Parlement lui permet de ne rien abandonner de ses différences. Il a, par sa présence, brillanté les rangs nationalistes. Peut-être s'est-il parfois mécontenté soi-même. Mais il est toujours demeuré ferme dans les nécessités médiocres qu'impose la réussite. Il a prouvé sa sincérité de bel ambitieux en sacrifiant les faciles succès de lettres aux entreprises pénibles de la politique, et ce serait vraiment manquer d'intelligence que d'insister sur ce désir de notoriété qu'il ne cache point. Sensibilité ardente qui ne veut rien laisser sans y participer !

avoir mal servi les intérêts français. On sait quelle position il prit dans l'affaire Dreyfus, mais son cœur ne partage point la haine : « Eh ! je le sais bien, dit-il, qu'il faudrait incorporer dreyfusisme et anti-dreyfusisme dans un type supérieur, qu'il faudrait sauver ce qu'il y a de chevaleresque français chez le dreyfusien de bonne foi, qu'il faudrait systématiser cette double tendance et puis coordonner, s'il est possible, ces éléments d'abord contradictoires dans un idéal commun. » *Scènes et doctrines du nationalisme.*

Maurice Barrès a exploité toute sa nature et réalisé pleinement la formule qu'il impliquait. Il n'a rien abandonné au hasard. Sa clairvoyance des moyens par lesquels l'on domine les esprits l'a décidé à mener cette double existence de pensée et d'action. Il s'est composé un personnage de belle allure et qui suscite vivement notre imagination. En dépit de sa gloire d'écrivain, ne nous passionnerait-il pas uniquement par la façon particulière dont il a conçu et construit sa vie? Nous aimons Barrès pour cet orgueil et cette flamme qui sont en lui. Il est une puissance de sentiment, un excitateur de la personnalité. Quelle légende exaltante elle offrira à nos petits-neveux, cette figure exceptionnelle dont approche seul un Stendhal!

C'est peut-être aux dons si complexes que suppose une telle individualité qu'on doit attribuer la séduction que Barrès exerce sur des esprits d'origines si diverses. Il faut remonter jusqu'à Rousseau pour trouver un écrivain qui ait eu une prise aussi forte sur ses contemporains. Ses disciples lui viennent de toutes les régions morales et les « tenants du barrésisme » sont aujourd'hui encore de formations très différentes.

Plus qu'aucune autre l'œuvre de Maurice Barrès a nourri la méditation des jeunes intellectuels (universitaires, normaliens, étudiants). Nous vivons de la sensibilité barrésienne.

En 1890, au conseil supérieur de l'Instruction

publique, M. Gréard exprima le regret que M. Barrès fût, avec Verlaine, l'auteur le plus lu par nos rhétoriciens et nos philosophes de Paris. Cela n'a point cessé d'être vrai. A plusieurs générations d'enfants de vingt ans, plongés dans une scolastique qui établit entre eux je ne sais quelle triste ressemblance, M. Barrès a rendu la confiance et l'exaltation (1).

Le scepticisme avait gagné les meilleurs d'entre nous ; mais il n'est pas besoin de maître pour douter. Et nous allions nous cherchant une conscience, implorant un apaisement, une doctrine qui ne nous abaissât point à nos propres yeux et nous rendît l'énergie de vouloir. Cette méthode libératrice, *Sous l'Œil des Barbares*, *Un Homme libre* nous l'offraient. Avec quelle ardeur avons-nous lu, dans nos salles d'étude, ces petits livres qui nous semblaient avoir été écrits pour nous seuls. Le jour où Barrès nous fut révélé, ce nous fut une révélation sur nous-mêmes. Alors que nos professeurs ne nous entretenaient que de raison universelle, nous découvrions un écrivain qui nous parlait de notre âme. Et puis, je ne sais quelle manière d'exprimer, une certaine tournure livresque et abstraite, nous laissait deviner que l'auteur de ces ouvrages était un esprit de notre famille. C'est peut-être ce mélange pédant, auquel il ne répugnait pas alors, qui établit le pont entre

(1) Cf. Lucien Corpechot, *l'Intransigeant*, 3 avril 1908, un joli article intitulé *M. Barrès chez les collégiens*.

nous et M. Barrès et lui donna nos premières sympathies. Comme nous, en effet, dans sa chambre du Quartier Latin, Barrès avait connu la séduction des systèmes et l'ivresse de la métaphysique. Il s'était nourri à force de Kant, de Fichte, de Hartmann, de Hegel, des « pensées les plus hautes et les plus désolées ». Il ne songeait guère alors à laisser en lui agir sa sensibilité, à retrouver son âme neuve. Il se surchargeait d'acquisitions intellectuelles. Sa volonté, avide de gloire, rêvait « d'égaler en génie Bouteiller ». Cependant, son jeune instinct se rebellait, qui désirait le grand air et des horizons libres. Une évolution se précisait en sens contraire. Mais, de ces premières fréquentations, Barrès garda longtemps ce style philosophique et chargé de formules, qui nous le rendait familier. Nous devions tous l'adopter et l'aimer comme l'un des nôtres qui faisait l'école buissonnière et nous ouvrait une fenêtre sur la vie.

Nous sommes reconnaissants à Barrès de nous avoir révélé des sentiments dont nous ne prenions à nous seuls qu'une conscience imparfaite. A travers ses livres, tout secoués de nos inquiétudes, notre propre cœur a cherché à se connaître. Sa sensibilité ne sonnait-elle pas d'accord avec nos cris les plus sincères ? A toutes nos aspirations confuses, il a donné une forme vive et pleine. Il a prêté sa voix grave à notre mélancolie ; il a reflété, en la nuançant de

sa fine ironie, notre misère fiévreuse. Pour lui appliquer une de ses phrases, Barrès « a pris une conscience nette de ces mêmes ardeurs que nous ressentons et les a congelées dans des paroles harmonieuses ».

Son œuvre résume dans son aventure excessive la destinée plus obscure de beaucoup d'autres âmes. Par l'influence si profonde, si nombreuse qu'elle n'a cessé d'exercer, elle est un document unique pour servir à l'histoire de la sensibilité française pendant ces vingt dernières années.

En 1896, le pauvre Jean de Tinan rendit à Maurice Barrès l'hommage de sa génération. Il écrivit : « Les jeunes gens sur lesquels M. Barrès a agi n'ont pas parlé de lui encore. Il a été mieux que le lettré, l'idéologue, l'écrivain que l'on a discuté, il y a une demi-douzaine d'années, — il a été notre *éducateur*, il a été notre *professeur d'énergie*... ensuite nous avons fait de cette énergie ce que nous avons pu — ou nous en ferons ce que nous pourrons... Mais il a su être notre maître sans rien nous prendre de notre initiative, — et nous ne lui en aurons jamais assez de reconnaissance » (1). — Belles paroles de disciple! Mais quoi de plus propre à émouvoir que cette anecdote qu'il me plaît de reproduire ici. « Un journal s'occupait de faire élire, par des littérateurs, le plus digne d'entre eux. Dans son lit de moribond, exactement la veille de son

(1) *Penses-tu réussir !* p. 45. Cité par Jacquet, pp. 3-4.

agonie, Jean de Tinan demanda une plume et traça sur son bulletin de vote le nom de Maurice Barrès (1). »

Plusieurs de ces jeunes gens, qui doivent à Barrès le meilleur d'eux-mêmes, ont tracé de leur maître des images nobles et sincères.

Voici un nouvel essai qui ne veut être qu'une manière de guide du barrésisme. Il est dangereux de réduire à une abstraite unité les vivantes démarches d'un tel esprit. Délibérément, nous avons laissé de côté quelques-uns de ses aspects les plus curieux. Nous savons l'insuffisance de cette glose, et nous nous en réjouissons. Maurice Barrès n'est pas de ceux que l'on *épuise*. On le découvre sans cesse. Aussi pas plus que nous, ce commentaire à fleur de texte ne satisfera ceux à qui son œuvre est familière.

Il y a, pour toute doctrine, un point de vue d'où on la saisit comme vraie et comme complète. En interrogeant les livres de Barrès, nous allons essayer de faire apercevoir au lecteur en quel sens il a raison. Pour ce qui est de montrer en quel sens il a tort, nous laisserons ce soin à de plus habiles et il n'en manquera point. Nous pensons, avec Gœthe, que « toute œuvre qui a un caractère de grandeur nous forme, dès que nous savons voir en elle ce qui est grand ».

(1) Cf. Jacquet, *op. cit.*

Maurice Barrès est le romancier d'un seul personnage, le sien. Son œuvre est une longue analyse du moi indéfiniment reprise et creusée, devenue presque instinctive. Il ne s'occupe que d'exprimer et de livrer son âme. Cet analyste est bien de la famille sentimentale des mystiques, de ces solitaires de Port-Royal, de qui la piété se complaisait à se décrire. Comme eux, il n'éprouve de satisfaction qu'à reproduire son monde intérieur. Ses livres, perpétuelles confessions qu'il orne de ses rêves, composent la collection des résultats de son existence ; ils marquent les divers instants d'une conscience qui se forme. Nous pouvons les interroger comme l'histoire de son propre développement.

Etre de sentiment et d'imagination, doué d'une sensibilité presque maladive, toujours en quête d'enthousiasme et replié orgueilleusement sur soi ; — possédant une volonté ardente et désabusée, une force d'émotion rare, et avec cela, l'esprit naturellement froid et détaché ; au fond sceptique, épris d'argumentation et d'a-

nalyse, — tel nous apparaît Maurice Barrès à travers son œuvre.

Entre cette intelligence trop lucide et ce tempérament passionné, un conflit s'éleva qui ne devait s'apaiser que le jour où sa pensée découvrit et accepta ses propres limites.

Parti de l'égotisme systématique, Barrès traversa, dès l'abord, une longue crise d'anarchie intérieure. Avec une clairvoyance vite alarmée, il s'appliqua à échapper au nihilisme stérile qui le guettait. Tout son désir se tendit à inventer la destination de sa carrière, à donner un fondement réel à son activité. Il chercha une raison de vivre et une discipline. Après d'inquiètes démarches, de pénibles alternatives, il trouva dans son cœur, averti par certains sentiments de vénération, une certitude féconde que la logique et les systèmes avaient été impuissants à lui fournir. Il reconnut d'une manière sensible que le moi individuel est supporté et nourri par la société qui le précède. Barrès reprit alors le chemin des ancêtres et nous y montra notre véritable grandeur, qui est d'accepter les lois de la vie. Ainsi l'analyste subtil et épris de dialectique est devenu l'un des plus fervents défenseurs de la tradition. Cette attitude sincère fut généralement mal interprétée et suscita chez quelques-uns de ses premiers disciples une irritation qui dure encore. Elle lui valut, en

revanche, la sympathie d'esprits que son individualisme avait scandalisés. Mais peu nombreux furent ceux qui comprirent et aimèrent la belle unité de cette œuvre.

C'est la continuité profonde du développement de Maurice Barrès que nous voudrions faire ressortir ici, tout en suivant la courbe de ses agitations. M. Barrès « n'est pas allé sur la vérité comme la flèche sur la cible. Toute pensée procède par étapes ». Il y eut d'inévitables erreurs. Mais son douloureux apprentissage, ses fausses méthodes, loin de nous scandaliser, peuvent nous édifier. Elles nous révèlent la qualité d'une âme qui ne simule jamais rien.

On a dit que le psychologue devrait se faire le disciple de l'homme qui connaît la vie et formule à l'occasion de chaque expérience les hypothèses qu'elle lui suggère. De quel prix ne seront pas pour nous les révélations de cet esprit mobile et lucide qui a expérimenté en lui toutes les idées qu'il exprime et a vécu son éthique avant de la préciser? Enfin, de ce qu'il a souffert plus que tout autre de l'angoisse familière à tant de jeunes gens de notre époque, « le remède qu'il nous proposera pour la vaincre ou du moins pour l'atténuer emprunte une autorité singulière (1) ».

(1) Gillouin, *Maurice Barrès*.

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART POUR LA VIE

Mon développement fut pour moi une affaire sérieuse.

GŒTHE (*Conversations avec Eckermann*).

C'est de sa dix-huitième année que Maurice Barrès date sa naissance (1). Burdeau venait de lui découvrir « les horizons imprévus et mouvants de la métaphysique. Son ami Stanislas de Guaita lui avait révélé Baudelaire, Gautier, Flaubert. Les grands lyriques pénétrèrent son âme avide et comprimée et éveillèrent en lui une sensibilité qu'il ne se connaissait point. Il se gorgeait des plus audacieux paradoxes de la pensée humaine. De tous les systèmes, il faisait de « la substance sentimentale ». Belles ivresses de l'adolescence! Mais, devant la multiplicité, la splendeur et la contradiction des philosophies, il se sentit troublé et déçu. Et c'est à un fier sentiment de soi que l' « héritier de toutes ces cultures » dut de ne point s'abandonner au scepticisme qui le sollicitait.

Les maîtres étant impuissants à conseiller sa

(1) *Stanislas de Guaita*, p. 8.

vie, il se décida à penser par lui-même, à chercher en soi la loi de son être. Il chassa, avec quelle violence, ces Barbares « par qui plus d'un jeune homme influencé faillit à sa destinée ». « Les Barbares, s'écrie-t-il, c'est tout ce qui n'est pas moi... Le moi, voilà la seule réalité. C'est moi qui crée l'univers. » Que voulait-il dire ? — Il faut affirmer son individualité, dégager son propre instinct, garder son âme intacte, ne point subir. Cultiver son moi, c'est se bien connaître, pour s'approfondir dans le sens de sa destinée : telle apparaît l'éthique barrésienne. Mais dans son impatience d'échapper à toutes les solutions, de posséder une vision personnelle du monde, il emprunta sa première règle à ses poètes, à ses philosophes. C'est de Fichte, si ce n'est de Humboldt, qu'il reçut cet aphorisme : « L'homme doit vivre pour lui-même, c'est-à-dire pour le développement le plus complet de ses facultés. » Et Baudelaire ne lui disait-il point « qu'il faut être un grand homme et un saint pour soi-même (1) ». Son esprit demeurait en la puissance des livres.

Averti par sa propre ironie, Barrès entendit devenir vraiment un *homme libre*. « Considé-

(1) Baudelaire, *Mon cœur mis à nu.*

rant son intérieur, comme Descartes, il tâcha de se rendre peu à peu plus familier à lui-même. » Mécaniquement, il démontait les rouages de ses émotions pour les décrire avec une précision attristante. Créer son moi chaque jour, se donner des sensations rapides et choisies, voilà l'idéal qu'il se proposait. C'est alors qu'il formula les deux fameux axiomes du *Culte du moi* :

1er *principe*. Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation.

2e *principe*. Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser.

Conséquence. Il faut sentir le plus possible, en analysant le plus possible (1).

Au fond de son fauteuil d'analyste, il s'excitait à parvenir délibérément à l'enthousiasme, à trouver la *frénésie journalière*. « Tel le jeu fébrile d'un pauvre enfant qui, par un jour de pluie, assis dans un coin de la chambre, examine son jouet au risque de le casser. » Il entourait de soins la culture de sa bohême morale et se délectait amèrement dans le spectacle de sa propre impuissance : « Je m'abandonne avec jouissance à la plus stérile mélancolie... Tout mépriser, tout désirer. Le bâillement uni-

(1) *Un Homme libre*.

versel, l'à-quoi bon, qui fait le dernier mot de nos activités. » Désirs sans but, échec perpétuel au principe et au ressort de toute action ! « Je suis las, las avant l'effort, dit-il. Ah ! qui fera que je veuille ! »

Tous ses efforts ouvraient des blessures nouvelles dans son cœur.



Pour jouir, tu t'es détruit.
SÉNANCOUR.

Trop acharné à vérifier de quoi étaient faites ses ardeurs, Barrès sentit bientôt « l'amertume et le dégoût qui accompagnent nécessairement l'attention qu'on porte sur soi-même (1) ». La sècheresse, « cette reine écrasante qui s'assied sur le cœur des fanatiques qui ont abusé de la vie intérieure », possédait son âme. « On vous croit clairvoyant et glacé, lui dit son amie, mais vous êtes tout à fait misérable. » Il eut conscience de son anarchie morale et redouta les tares qu'elle laisse inévitablement. Après s'être livré à l'analyse et avoir sollicité l'émotion, il s'aperçut que la sensibilité se tue qui ne s'exerce que sur elle-même ; il vit que tous les

(1) Pascal.

analystes deviennent, en quelque mesure, des cabotins de névrose. Enfin, la monotone solitude de ses méditations lui faisait horreur ; l'intellectualisme était arrivé à le lasser : « Je voudrais pleurer, être bercé, dit-il... Toujours les choses d'intelligence ; je les comprends, je n'en suis pas bouleversé. Ah ! des choses qui puissent changer les âmes (1). » Plaintes douloureuses qui rappellent la prière de l'adolescent trop critique que fut le jeune Renan : « Mes propres sentiments deviennent pour moi un curieux sujet d'expérimentation. Ah ! plût à Dieu que je fusse délivré un jour, une heure, de moi-même et que je sentisse avec la naïveté d'un enfant (2) ! » Maurice Barrès connut aussi cette détresse. Dans son désarroi, il désira de s'appuyer, de s'attacher à quelque chose qui lui fût plus cher que lui-même. Son être dispersé, sa souffrance émiettée, il voulut les resserrer en « une consolante unité (3) ».

L'amour seul peut réunir et relier de la

(1) *L'Ennemi des lois.*

(2) Ernest Renan, *Patrice.*

(3) M. Barrès dit quelque part : « Je me suis libéré de moi-même parmi les ivresses confuses de Fichte. » Il a lu, en effet, *la Méthode pour arriver à la vie bienheureuse.* C'est là qu'il trouva cet aphorisme : « Le bonheur, c'est le repos et la concentration dans l'unité. Le malheur, c'est la diffusion dans la variété et dans la diversité. » Voy. : *Jardin de Bérénice,* p. 95. « J'aspire à me reposer de moi-même dans une abondante unité. »

manière la plus intime le moi divisé qui, sans son aide, se contemple péniblement et sans profit(1). Aussi Barrès rechercha-t-il avec une ardeur inquiète l'homme, l'idée qui pût fournir à son imagination et à son cœur, le modèle, l'impulsion, l'image exaltante, et lui rendre la force et la fécondité spirituelles dont il avait besoin : « O maître, où es-tu que je voudrais aimer, servir, en qui je me remets.... Toi seul, ô mon maître, m'ayant fortifié dans cette agitation souvent douloureuse d'où je t'implore, tu sauras m'en entretenir le bienfait et je te supplie que, par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée...

« Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part. Axiome, religion, ou prince des hommes ? »

Aimer, avoir quelque chose où se prendre, un motif de vouloir et d'agir, voilà l'appel palpitant de la pensée de Barrès. C'est le vœu de tous ceux qui, enthousiastes et trop clairvoyants, restent découragés devant la vie.

Oppressé de son inaction et décidé à sortir de cette angoisse où il se stérilisait, Barrès entendit les paroles de Faust : « Cesse donc de te jouer de cette tristesse qui, comme un vautour,

(1) Fichte, *op. cit.*

dévore ta vie. En si mauvaise compagnie que tu sois, tu pourras sentir que tu es homme avec les hommes. »

Une sorte de fièvre le releva. Il aspira à l'héroïsme pour s'affirmer sa volonté. On le vit s'engager dans l'aventure du général Boulanger, sans passion déterminée, pour le plaisir de « se mêler à un sentiment collectif et de respirer au centre de l'énergie nationale ». A ce nerveux imaginatif, il faut toujours un enthousiasme sous la main. A la vie publique, il demanda ce que la vie intérieure n'avait pu lui fournir : des émotions toujours renouvelées, des sentiments âpres et violents. Ce fut une belle période d'allégresse vitale. Mais, comme Chateaubriand, il ne sut pas dissiper dans l'action ses humeurs magnifiques et chagrines.

« Peut-être en lui la vie est-elle si intense et dans toutes les directions qu'il n'arrive pas à se faire une représentation très nette des objets sur lesquels il dirige ses sentiments. Capable d'atteindre quelques jours des états élevés, car il a l'essentiel, c'est-à-dire l'élan, mais affamé, tour à tour, de popularité, de beauté sensuelle, de mélancolie poétique, il ne vérifie pas les prétextes où il satisfait son soudain désir et, bientôt dissipée sa puissance d'illusion, il se

détourne de son caprice pour s'enivrer d'une force sur lui plus puissante encore que toute autre, pour s'enivrer de désillusion (1). »

Intention d'être heureux (2), suivie d'inévitables désenchantements, avec des susceptibilités très fines, une rare faculté de déchirement intérieur, accablé et épris de son mal, voilà pour le naturel.

La vie de Barrès me semble un long et vaillant effort pour s'arracher à la tristesse qui, comme un anneau de fer, entoure son cœur. Sa nature pénible le fit se mêler, par saccades, à l'agitation politique (3). Nous le vîmes poursuivre mille objets qu'il semblait né pour mépriser toujours; mais quelque soin qu'il prenne à se dissimuler son ennui, il en garde comme un fonds de fièvre mal éteinte. Et ce sont d'incessantes alternatives de langueur et d'exaltation, élan passionné, recul amer, plainte inépuisable et lourde, vains gémissements qui retentissent à travers son œuvre ainsi qu'une musique accablante et oppressée.

A Venise, l'âme et le corps penchés sur le miroir humide des lagunes, il vit son visage

(1) *L'Appel au soldat*, p. 484.
(2) L'expression est de Newman.
(3) Cf. l'introduction.

ardent et déçu, il vit la tristesse immobile qu'il porte au centre de son cœur. Sur le reflet des eaux inanimées, ses yeux contemplèrent le ciel éteint de ses désirs. C'était sa propre fièvre qui montait, le soir, des canaux de la ville alanguie ; et, dans la sombre fête des nuits, chanteuse plaintive et dolente, elle lui renvoyait sa détresse enivrée.

L'accent de Barrès cache une souffrance qui se sait inapaisable. Son ardeur même le secoue comme un sanglot. On sent, dans ses livres chargés de mélancolie, une pénible anxiété de l'activité prochaine (1), l'éternel que ferai-je? demain de celui qui va à l'aventure, averti que rien ne le satisfera — misère qu'il cache sous une hautaine apparence de solitude morale.

Comme ce Wagner, à qui il voue un culte exalté, Barrès exprime la vie dans ce qu'elle a de nerveux et d'appauvri, dans son *aspiration au repos*. L'ennui perle à la racine de toutes ses idées. Ses conceptions sont empreintes d'une manière de lassitude délicate et semblent voilées d'un rideau de pluie obscure. C'est vraiment une âme douloureuse.

(1) « J'ai un sentiment d'inutilité, aucun ressort. Je crains demain ; saurai-je le vivifier ? L'énergie fuit de moi comme trois gouttes d'essence sur la main. » *Un Homme libre*, p. 52.

« Certains esprits, dans leurs agitations, dit-il, semblent tenir perpétuellement sous leurs yeux une large dalle de cuivre que j'ai foulée dans la cathédrale de Tolède et qui porte cette seule inscription : « *Hic jacet pulvis cinis, et nihil.* Ci-gît poussière, cendre et rien. » Elle fit battre mon cœur plus qu'aucune phrase des poètes. Le temple, et par la voix du mort qui n'avait plus d'intérêt à mentir, avouait donc la grande vérité secrète et la gravait sur une dalle pour que tout le monde, dernier raffinement, marchât dessus (1) ! » — Maurice Barrès a laissé le nihilisme descendre au fond de lui-même ; c'est un des ferments les plus actifs de sa rêverie. A la suite de Hartmann, de Schopenhauer, il a dit tout ce que l'humaine existence contient de terreur et de fatalité. Enivré de cette affliction que mettent dans nos cœurs impuissants à s'évader d'eux-mêmes les sons discordants et jamais résolus de la réalité et de l'idéal, il y ajoute encore pour en jouir plus pleinement. Ivresse de se déchirer sur ses pensées, de se faire mal contre les lames du désir ! Invincible désabusement, rançon d'une âme exquise et délicate !

Si Barrès goûte les souffrances — sa façon

(1) *Un Amateur d'âmes*, p. 78.

de les savourer atteint la qualité voluptueuse — il n'en prend pas de découragement. Il garde de la sérénité dans la douleur; et nous aimons le pli lassé de sa bouche qui se détend dans un sourire. « Par elle-même la vie n'a pas de sens, » dit-il; mais il en accepte l'usage et le poursuit. Il se résigne à orner de son mieux son inguérissable misère : « Se soumettre à toutes les illusions et les connaître très nettement comme illusoires, voilà notre rôle. Toujours désirer et savoir que notre désir que tout nourrit ne s'apaise de rien! Ne vouloir que des possessions éternelles et nous comprendre comme une série d'états successifs! De quelque point qu'on les considère, l'univers et notre existence sont des tumultes insensés... Philippe, il faut pourtant nous en accommoder (1). » Conclusion admirable de ses précieuses détresses. Avec le Prométhée de Gœthe, Barrès s'écrie, déçu, mais confiant : « Dois-je haïr la vie et le fuir parce que les fleurs de mes rêves n'ont pas toutes donné (2)? »

(1) *Les Amitiés françaises*, p. 261.
(2) Gœthe, *Prométhée.*

CHAPITRE II

L'ACCEPTATION

> La tendance à s'individuer est partout combattue par la tendance à subsister.
>
> BERGSON.

Maurice Barrès appartient à la race des Gœthe, des Sainte-Beuve, des George Sand, de ces artistes « qui peuvent bien traverser la maladie, mais qu'une invincible force intérieure prédestine à durer (1) ». Il guérit de ses mains les blessures qu'il se fit. Tout son effort se tendit à trouver une conception stable de la vie, à posséder une croyance, c'est-à-dire « une santé morale ». Quelle règle pouvait satisfaire l'ensemble de ses instincts et concilier ses inquiétantes antinomies? Aucun des systèmes sociaux qu'il avait étudiés (Lassalle, Marx, Fourier, Saint-Simon) (2) ne lui offrait sa patrie morale. De méprise en méprise, il aspira à se placer dans les conditions toujours nouvelles d'une activité créatrice, à se libérer de soi-même.

Notre conscience, en tant qu'elle a des prin-

(1) P. Bourget, *Etudes et portraits*, t. III, p. 244.
(2) *L'Ennemi des Lois.*

cipes solides et des volontés précises, est en accord avec d'autres consciences fixées par des besoins, des intérêts semblables (1). La force qui pousse l'individu à se réaliser l'oblige à sortir de ses étroites limites. Barrès éprouva le néant du moi jusqu'à prendre le sens social (2). « Si je suis passé de la rêverie sur le moi au goût de la psychologie sociale, dit-il, c'est par les voyages, par la poésie de l'histoire, mais c'est surtout par la nécessité de me soustraire au vague mortel et décidément insoutenable de la contemplation nihiliste. » Enfin, ayant évoqué le souvenir de sa terre natale, il s'avisa que c'est avec notre passé tout entier, y compris notre courbure d'âme originelle, que nous désirons voulons, agissons (3). « Notre âme, dit-il, est faîte des âmes additionnées de nos ancêtres ; leurs concepts fondamentaux forment les assises de notre être. » Dans ses veines, il sentit avec joie l'éternelle mélodie des aïeux qui conseille

(1) Voy. Pierre Lasserre, *le Romantisme français*.

(2) « Les individus, si parfaits qu'on les imagine, ne sont que les fragments du système plus complet qu'est la race. » (*Un Homme libre.*)

(3) Bergson, *l'Evolution créatrice.* « Tout ce que nous avons senti, pensé, voulu depuis notre première enfance et avant que nous fussions nés, est là penché sur le présent qui va s'y joindre, pressant contre la porte de la conscience qui voudrait le laisser dehors. » (*Ibid.*)

la vie. Telle une jeune plante délicieusement secouée du frisson qui part de ses racines :

A mesure que les livres cessaient de m'émouvoir, de cette église où j'entrais chaque jour, de ces tombes qui l'entourent et de cette lente population peinant sur des labeurs héréditaires, des impressions se levaient, très confuses et pénétrantes. Je me découvris une sensibilité nouvelle et profonde qui me parut savoureuse.

C'est qu'aussi bien mon être sort de ces campagnes. L'action de ce ciel lorrain ne peut si vite mourir. J'ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient simplement Montmartre, mais ce regard, qu'elles avaient hérité d'une longue suite d'ancêtres ballottés sur les flots, me parut admirable dans les villes. Ainsi, quoique jamais je n'aie servi la terre lorraine, j'entrevois au fond de moi des traits singuliers qui me viennent des vieux laboureurs.

A suivre comment ils ont bâti leurs pays, je retrouverai l'ordre suivant lequel furent posées mes propres assises. Bonne méthode pour descendre dans quelques parties obscures de ma conscience (1).

Mais c'est dans le sourire de Bérénice que sa destination vraiment lui apparut. Cette petite fille naïve et lucide, qui ne bouleversa point sous mille cultures la part originelle qu'elle reçut de sa race, lui révéla l'instinct, bien supé-

(1) *Un Homme libre*, nouvelle édition, pp. 102-103.

rieur à l'analyse. En elle, il reconnut la femme, le peuple, la nature, la force et la souffrance des choses. Dans le triste jardin de Rosemonde, où montait la chanson désolée de la plaine morte et de la mer, contre la pâle enfant il goûta la solitude et laissa prendre son cœur au mouvement du passé. En s'inclinant sur son âme, il saisit les réalités mystérieuses de la vie. Ses grands yeux mélancoliques lui dirent le mot essentiel, la formule d'action. Bérénice, tendre fleur emperlée de larmes, fut « son enfant sauveur ». Elle lui fit retrouver l'instinct de sa sève ; elle l'aida à mettre ses pas dans les pas de ses vieux parents : « J'ai senti, dit-il, qu'il y a, au plus profond de moi-même, un point constant, point névralgique ; si l'on y touche, c'est un ébranlement que je ne pouvais soupçonner ; c'est une rumeur de tout mon être, ce ne sont pas les sensations d'un individu éphémère qu'on irrite, mais, à mon grand effroi, l'on fait surgir toute ma race (1). » Voilà la leçon de Bérénice, et par amour pour cette jeune créature, Barrès l'intégra dans son système.

Jusqu'alors, il avait bâti mille palais en l'air, sans s'apercevoir qu'il détruisait les fondements

(1) *Jardin de Bérénice.*

de son humble demeure. Il avait laissé son âme se disperser à travers la variété infinie des modes de penser et de sentir. Il possédait dans ses yeux tous les musées et les plus beaux paysages, dans son cerveau les œuvres de plusieurs peuples, dans son cœur toutes les fièvres et tous les rêves. Comme ces colombes des Iles Borromées, « demi-ivres des parfums accumulés sur des terrasses trop étroites, par des arbres de tous les climats (1) », il défaillait sous cette surcharge d'émotions. Il souffrait de son éparpillement. Désormais, il ne voulut plus être autre chose que ce que la tendre Bérénice lui avait dévoilé comme étant sa nature profonde, son être véritable. — Par un retour inquiet, il se replaça sous ces influences qu'il avait rejetées des premières phases de sa vie. Il se ménagea un refuge dans son innéité. Hôte de sa maison, il suspendit au linteau de sa porte les rameaux chargés de souvenirs. « Après une analyse aiguë et profonde, dit-il, je trouvais dans mon petit jardin la source jaillissante. Elle vient de la vaste nappe qui fournit toutes les fontaines de ma cité. » En écoutant les voix de ceux qui l'aimèrent antérieurement, Barrès acquit ces

(1) *Du Sang, de la Volupté, de la Mort.*

vérités prédestinées qui convenaient à son âme. « Chacun de nos actes qui dément notre terre et nos morts nous enfonce dans un mensonge qui nous stérilise. » Tant que Barrès n'eut point trouvé son terrain, sa pente, son cours naturel, il ne faisait que se détruire. Son passé le réconcilia avec lui-même et lui rendit la paix intérieure (1). A savoir son assujettissement, il acquit le calme et la joie de l'âme. « Acceptons notre conditionnement, dit-il, c'est une épine dorsale. Quand nous l'avons, nous pouvons alors inventer notre vie...Sortis du sol paternel, nous ne serons pourtant pas des déracinés. Où que nous allions et plongés dans les milieux les plus dévorants, nous demeurerons la continuité de nos pères, nous bénéficierons de l'apprentissage séculaire que nous fîmes dans leurs veines avant que d'être nés et tandis qu'ils nous méditaient. » Telle est cette forte hypothèse du traditionnalisme, qui offrit à Barrès une conception de la vie assez large pour donner satisfaction aux aspects multiples de lui-même. Le raisonnement est poussé ici jusqu'à ce degré où

(1) « J'ai trouvé le bonheur, dit-il, en m'abandonnant à ce rythme qu'on donne à son cœur, si l'on remet à ses morts le soin de le régler. »

l'intelligence rejoint et confirme les passions instinctives.

Un Grec, contemporain de Platon ou d'Aristote, n'aurait sans doute vu qu'absurdité dans cette théorie qui fonde la certitude sur le sentiment et la croyance. Mais, petit-fils de Rousseau et des romantiques, Barrès sait que la raison, « cette infatuée », est capricieuse et perfide et que « profondément nous sommes des êtres affectifs ». « Le sentiment est tout, dit Goethe (1); le nom n'est que bruit et fumée, un brouillard qui nous cache la splendeur des cieux... La meilleure partie de l'homme est ce qui tressaille et vibre en lui. » Pourquoi la vérité qui consiste à être en accord avec les conditions de notre sensibilité serait-elle moins certaine que celle qui prend sa mesure dans les abstractions de l'entendement ?

Barrès pense avec Auguste Comte que le choc émotionnel nous place sûrement, et du premier coup, au vrai point de vue. L'homme trouve dans son cœur de quoi remplir le vide du monde : « L'émotivité, dit-il, c'est la grande qualité humaine. Seules nous mènent les vérités qui nous font pleurer. » La logique ne pénètre point ;

(1) *Second Faust*.

elle nous laisse à la surface et nous mène avec une rectitude égale à des conclusions contradictoires. Le seul fait positif, original, profond, c'est l'inconscient aux racines obscures. Dans l'instinct est la seule, l'unique réalité que nous puissions atteindre en cette vie illusoire. Avec son secours, « les animaux prospèrent dans la vie et montent en grade, tandis que notre raison, qui perpétuellement s'égare, est par essence incapable de faciliter en rien l'aboutissement de l'être supérieur que nous sommes en train de devenir et qu'elle ne peut même pas soupçonner ».

Ces vues romantiques (1) qui font du sentiment le maître de l'âme, commandent toute la doctrine de Maurice Barrès. Aussi loin d'être un prétexte à imposer aux hommes une croyance uniforme, le traditionnalisme demeure attentif

(1) Voy. Charles Maurras, *l'Avenir de l'intelligence* (le romantisme féminin). — La philosophie de Maurice Barrès est profondément anti-intellectualiste. « L'intelligence, dit-il, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes. » Il serait intéressant de rapprocher ses vues de celles de M. Bergson et des pragmatistes contemporains. Pour eux aussi, le sentiment, l'instinct sont donnés antérieurement à l'intelligence et se développent d'après les lois d'une logique indépendante. « L'intelligence, dit Bergson, n'est que la projection nécessairement plane d'une réalité qui a relief et profondeur. » (*Evolution créatrice.*) « Notre véritable guide, ce n'est ni l'instinct, ni la raison, c'est la *réflexion sur l'instinct.* » Rauh, *Psych. des sentiments*. Voy. *le Jardin de Bérénice*, pp. 82-83.

aux nuances de l'individu. C'est pour chacun le devoir d'aimer et de respecter ce qu'il y a de propre, de différent dans la nature d'autrui. Recevoir l'impulsion, non du monde extérieur ou d'une volonté étrangère, mais de son monde intime, se composer d'après les agitations de son âme, voilà l'éthique proposée dans *les Déracinés*, le livre le plus plein (1) qui ait été écrit depuis *l'Education sentimentale*. Bouteiller voulait imposer aux jeunes Lorrains ce qu'il jugeait comme raisonnable. Qu'importait la qualité de ses raisonnements s'il contredisait leur sensibilité ? C'est de ne point respecter l'individualité de ces enfants, d'ignorer leur vérité particulière, de les placer hors de leurs préjugés dans la raison abstraite, que Barrès reproche à ce professeur kantien : « Chaque individu, dit-il, est constitué par des réalités qu'il n'y a pas à contredire. Le maître qui les envisage doit proportionner et distribuer la vérité de façon que chacun emporte sa vérité propre (2). »

(1) Il y a là assez d'émotions intimes, assez de sentiments et de pensee pour suffire à dix romans.

(2) *Les Déracinés*. « Ce qu'il nous faut chercher, ce sont les vérités qui nous conviennent ». (Auguste Comte, cité par Maurras).



> Les inclinations de chaque individu lui donnent droit à des principes qui ne le détruisent pas en tant qu'individu.
>
> GŒTHE.

Barrès demeure très jaloux des droits de la personne (1). Au reste, son traditionnalisme ne fut pas, dès l'abord, une doctrine fondée sur des considérations sociologiques, mais une nouvelle position de son individualisme (2). Il se plaça sous certaines influences pour cultiver ses aptitudes et réaliser plus complètement sa destinée. « L'homme ne peut aller au fond de soi sans y rencontrer le besoin de s'augmenter... Il y découvre le désir de quelque chose qui le complète (3). » En se donnant cette discipline qui l'a précédé et qui le suivra, Barrès a atteint ce *moi complet*, qui fut son principe et sa fin, le but et l'impulsion de sa culture. « Mon être m'enchante, dit-il, quand je l'entrevois échelonné sur les siècles, se développant à travers

(1) « Je ne me suis jamais interrompu de plaider pour l'individu alors même que je semblais le plus l'humilier. » (*Homme libre ;* nouvelle préface).

(2) Voy. Lucien Moreau, *l'Action française,* 15 mars 1906, p. 427.

(3) *Le Jardin de Bérénice.*

une suite de corps. » Il s'est construit un univers permanent, en s'identifiant avec quelque chose d'immuable qui fait déjà partie de lui-même et néanmoins le dépasse infiniment. Il est le dépositaire d'une vie plus vaste que la sienne; il se sent en rapport constant avec un *surplus* (1) de même qualité qui agit dans l'univers extérieur et qui, sans l'accroître d'éléments nouveaux, donne à sa personnalité une intensité unique. « C'est tout un vertige délicieux, dit-il, où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau. »

Maurice Barrès a médité sur cette belle parole de Gœthe : « Chacun est immortel à sa place (2). » Il reconnut « la dépendance suprême qui le fait souverain et par laquelle il participe de l'éternité (3) ». Son orgueil, sa plénitude est de se concevoir sous une forme fixe, et « pour se reprendre rien n'a pu faire que le moi abdiquât la prétention qu'il eut d'emblée d'être pour lui-même en tant que moi (4) ». Ces

(1) *More* (W. James).
(2) Gœthe, *Second Faust*.
(3) E.-G. Charlaix, *le Développement de la personnalité dans l'œuvre de Maurice Barrès* (*Annales de philosophie chrétienne*, mars 1907).
(4) Charlaix, *ibid.*

thèses (traditionnalistes), dit-il, flattent un individu un peu fier, parce qu'elles le prolongent dans le passé et dans l'avenir de sa race; elles lui permettent de sentir que l'humanité vit dans une étroite élite où de lui-même il se place (1). »

Ainsi le traditionnalisme barrésien est tout alimenté par les ressources de la personnalité : « J'accepte mon déterminisme », dit-il. Formule admirable! Il soumet sa prédestination à sa volonté et s'il s'assujettit, c'est pour se libérer et mieux sentir sa force. Ce déterminisme posé par un esprit qui le domine n'est pas cette philosophie qui énerve et asservit, mais un stimulant, un principe d'énergie et d'organisation vitale.

Barrès disait, l'an dernier, aux Félibres de Paris : « Si j'étais un jour poète, ce serait pour exprimer un désir insatiable de ciel immense. Mais si j'étais un plus grand poète, je chanterais un héros qui se meut volontairement dans un horizon plus étroit que sa rêverie. Connaissons, acceptons, aimons nos fatalités qui nous

(1) Le culte des morts est une conception individualiste. C'est nous-mêmes qui en vivant avec nos morts les faisons subsister. « Leur dignité supérieure ne les dispense pas d'avoir besoin de notre culte pour être d'une manière concrète. L'individu est lui-même le dépositaire actuel de l'existence et à ce titre une pièce nécessaire de l'éternel. » Telle est la thèse soutenue par Auguste Comte dans son *Système de Politique positive*. Cf. Boutroux, *Science et religion*.

bornent. Ce que j'appelle Lorraine, ce que je décris sous le nom de Lorraine, n'est peut-être qu'un sentiment très vif de mes limites. J'ai reconnu le vieil arbre lorrain, comme le poteau où ma chaîne me rive (1). »

Nous admirons en Barrès, comme en George Sand, « un raciné qui, des déracinements mêmes dont il pâtit, sut faire sortir une démonstration très forte que l'acceptation d'une discipline est moins dure, au demeurant, que l'entière liberté (2) ». Au rêve impossible d'une vie indépendante, la discipline qu'il s'est donnée oppose l'idée d'une forme objective (la race), destinée non à la comprimer, mais à l'approfondir, à la développer dans la mesure où elle règle ses mouvements (3).

Maurice Barrès est un réaliste ; sa philosophie est éprise de la vie. Désabusé des systèmes

(1) Cité par H. Brémond.— « Ecoute, Sturel, dit Saint-Phlin, dans *l'Appel au soldat*, ayant fait usage de bien des libertés, on constate que la meilleure et la seule, c'est précisément cette aisance dont jouit celui qui resserre volontairement ses liens naturels avec quelque région et avec les emplois de son état, c'est-à-dire quand, bannissant les inquiétudes de notre imagination nomade, nous acceptons la condition de notre développement. »

(2) M. Barrès, à propos de George Sand, *la Mort de Venise*, p. 77.

(3) Voir les fines analyses sur la croyance de M. Bazaillas *(la Crise de la croyance)*.

abstraits et guéri par le sentiment du réel de ce goût qu'il eut, dès l'abord, pour les explications didactiques, il cherche surtout à retrouver l'harmonie et à la faire naître. Son éthique ne rêve point d'installer les hommes dans une règle qui leur impose le bonheur, mais elle suggère un état d'esprit qui le comporte. Si elle ne nous fournit pas une certitude métaphysique, elle affirme la vie, et nous enseigne que la véritable grandeur consiste à nous accommoder de ses lois.

Par son exemple, Barrès a apporté à beaucoup le remède dont ils sentaient douloureusement le besoin. Ses dernières œuvres de qualité gœthienne nous offrent ces vérités qu'une prétentieuse logique peut repousser, mais qui sont propres à émouvoir ces parties communes de notre sensibilité, la pitié et l'amour. Dans *les Amitiés françaises*, livre où Barrès a mis le meilleur de lui-même et qui semble avoir jailli de son cœur comme un hymne de tendresse, il nous a désigné quelle était la noble et la seule féconde discipline. « L'Honneur, comme dans Corneille, l'Amour, comme dans Racine, la Contemplation telle que les campagnes françaises nous la proposent (1). » C'est ainsi que

(1) *Les Amitiés françaises*. Chant de confiance dans la vie;

d'une croyance individuelle reconstruite sur les bases du pessimisme, est née une doctrine classique d'acceptation qui possède une puissance de conversion collective. Elle offre non seulement un appui pour la coopération sociale, mais encore pour le bonheur et la liberté des âmes. La vie personnelle trouve son repos dans ces consolantes affirmations ; leur suite fortement liée forme, d'autre part, une certitude première sans laquelle l'action privée de tout objet retomberait lourdement sur elle-même.

« L'âme et l'intérêt de la pensée, a dit W. James, ne peuvent jamais, quoi qu'on fasse, tendre à autre chose qu'à produire une conviction. La conviction est la cadence qui termine une phrase musicale, dans cette symphonie qu'est notre vie intellectuelle (1). » Maurice Barrès a fait du traditionnalisme une doctrine plastique, souple, colorée et vivante. Elle s'élabora lentement en lui et acquit peu à peu une organisation et une puissance suffisantes pour rétablir son unité intérieure menacée. Elle lui donna « l'ordre du cœur (2) » ; elle recouvrit l'harmonie des forces aimantes de son âme toujours prête à se perdre dans ses propres égarements, en y introduisant

(1) W. James, *l'Expérience religieuse*.
(2) Voyez Bazaillas, *la Crise de la croyance*.

une continuité paisible qui la guérit de sa mobilité. Ce qui sauve, c'est ce qui donne à chacun son motif de vivre. Barrès trouva dans cette croyance établie d'une manière sensible une force capable de régler son action, de tout dominer sans rien étouffer. Sa vie personnelle prit une ampleur croissante. Au vrai, ces thèses de dépendance supérieure ont bien le timbre ému d'une conviction intime. Il les a bâties au fond de son cœur. Ses idées sur la race, sur la terre et les morts ont une source intérieure, une signification subjective : elles sont le résultat de ses propres rêveries. Il a beau les immobiliser à la surface en formules précises, on y devine les dessous d'une pensée frémissante et agile. « Ces doctrines, dit-il, ne consistent pas en une série d'affirmations décharnées dont on puisse tenir catalogue et plutôt qu'une façon de juger la vie, c'est une façon de la sentir (1). » « L'intérêt sentimental, bien plus que l'intérêt spéculatif, en explique l'origine (2). » Le traditionnalisme de Barrès demeure sous la dépendance de sa personnalité (3). « Trouver un but à son

(1) *Leurs Figures*, p. 229.

(2) « C'est un vœu, dit-il, qui ne se peut satisfaire que par les ressources du sentiment. »

(3) « Mon mérite, dit-il, est d'avoir tiré de l'individualisme même ces grands principes de subordination que la plupart des

âme, dit-il, lui fournir un idéal où elle relie tous ses désirs et qui leur donne du ressort, voilà une besogne nécessaire. Mais ne soyons pas dupes de nos inventions. Profondément une âme n'a pas d'autre fin qu'elle-même. » Son point de vue reste celui de la conscience individuelle. Il n'y a pas eu de conversion, mais de l'élargissement, de la franchise d'ailes. Aucune opposition entre les diverses phases d'une évolution si facile, si logique, irrésistible. « Ce n'est qu'une lumière plus forte à mesure que le matin cède au midi (1). Si nous considérons l'œuvre de Barrès dans son ensemble, elle se présente comme un mouvement rythmique où le développement même de la première période est un acheminement à une période contraire, sur un thème fondamental et continu. Et puis, ne prévoyait-il pas, dès *Un Homme libre*, qu'ayant tout épuisé dans ce livre il lui faudrait évoluer pour qu'il prît encore du goût à lui-même. Il était fatigué de la monotonie de ses propos. « Mon égoïsme, outre qu'il est peu séduisant, ne se renouvelle guère. » L'important, c'était de « jeter du charbon sous sa sensibilité qui commençait à fonctionner molle-

étrangers possèdent instinctivement ou trouvent dans leur religion. » *Homme libre*, nouvelle préface.

(1) Réponse à M. René Doumic. *Pas de veau gras*

ment », avoue-t-il avec sa fine ironie. On ne vit qu'à la condition que l'âme ne se détende pas. Maurice Barrès est un homme qui a su vieillir. A l'heure opportune, il trouva en lui de nouvelles richesses et élabora une doctrine qui lui fournissait encore des raisons de s'affectionner (1).

(1) On a, d'autre part, remarqué que ce furent les événements politiques qui retardèrent l'expression littéraire de son évolution morale. « Barrès continuait à nous initier à sa méthode de culture, à sa recherche d'émotions appropriées à son moi ; mais ses idées et ses actes avaient marché plus vite que ses publications ; ses livres (*le Jardin de Bérénice*, *l'Ennemi des Lois*) étaient postérieurs de plusieurs années aux expériences qu'ils retraçaient. » Ainsi tombe, par la simple chronologie, l'objection qu'on adresse communément à Barrès.

CHAPITRE III

LE REGARD SUR L'UNIVERS

> Tout le monde regarde ce que je regarde; mais personne ne voit ce que je vois.
>
> LAMENNAIS.

> Quel est mon but? Etre le plus grand poète possible.
>
> STENDHAL.

Ne croyez point que Maurice Barrès s'exagère la valeur de ses idéologies et la logique de ses thèses. « Toute théorie est sèche, dit Gœthe; et l'arbre vert de la vie est fleuri. » Barrès se soucie fort peu de ramener ses méditations mobiles à l'unité d'une philosophie abstraite. Il n'a pas prémédité d'achever ses œuvres successives en un système cohérent et clos où chacune prendrait sa place. L'ordre dans lequel il les compose reste celui des sentiments qui affectent son cœur.

Toutes ses idées sont des émotions transformées, de la sensibilité réfléchie. Les théories forment les dessous qui soutiennent son rêve. Il les aime comme des thèmes favorables à sa virtuosité lyrique, car il lui plut toujours d'orner ses intuitions de système. Mais n'y voyez que le tuteur d'une belle végétation qui s'épanouit.

Ses doctrines, constructions intellectuelles qui poursuivent la vérification logique de ses sentiments, ne sont qu'un roman spéculatif s'ajoutant à ses effusions spontanées. Quand il arrive qu'un principe l'inspire, il a fallu d'abord que ce principe cessât d'être une abstraction et suscitât sa rêverie. Les notions mornes des philosophes prennent chez lui une valeur d'émotion ; il les transpose en un sens poétique.

« On vous prête des intentions de propagande, écrivait Renan à Gustave Flaubert, et vous ne voulez qu'une seule chose, charmer, frapper, toucher, émouvoir. Vous offrez aux délicats un parfum à sentir : les lourdauds le boivent à pleines gorgées, ce n'est pas votre faute (1). » Maurice Barrès ne s'interdit pas l'art total et les belles spéculations littéraires. La riche fantaisie dont il vêt ses idées, voilà ce qui nous enchante. Au reste, je crois bien qu'il tient moins à ce qu'il dit qu'à l'enveloppe émouvante, sonore, pittoresque de ce qu'il exprime. Sa pensée est tournée en images : il poursuit sans cesse ce qui est propre à traduire sensiblement ce qu'il a senti. Il convertit en figures contagieuses la substance de sa vie intérieure, et

(1) Renan, *Feuilles détachées* (à propos de la *Tentation de Saint Antoine*).

c'est comme un flot abondant qui nous emplit d'une incomparable musique. Il sait aussi le prestige des belles cadences et s'efforce de rendre par le rythme de l'art les pulsations de son cœur. Ses idées se scandent d'après les mouvements mêmes de son âme, que répètent comme un écho multiple les vives ondulations de ses phrases. Qu'on relise plutôt certaines pages mystérieuses et émues du *Chant de confiance dans la vie* (1).

Une atmosphère enveloppe certains êtres. Leur présence relève, ennoblit. On souffrirait plus dignement en leur présence, et même l'on voudrait mourir pour mériter leur regard amical, si l'on ne craignait, hélas, qu'ils ne le reportassent bientôt sur quelque indigne point de la vie. La présence de ces personnes rares équivaut à de la musique. Parfois leur nom prononcé suffit. Ecartez vos yeux de ces pages trop froides ; laissez tomber à demi voix un prénom dans l'obscurité, où vous suivez demi-voilée mon insuffisante pensée.

Que de fois nous gagnâmes ces extrêmes régions où ne subsistent plus d'idées ni de raisonnements, mais, seule, une poussière de douleur, de bonheur qui nous prend dans son tourbillon. D'un état d'esprit conscient, il semble que l'on atteigne un pur état physiologique d'angoisse, d'oppression. Parût-elle

(1) *Les Amitiés françaises*, p. 246.

indifférente, le sombre univers lentement se dispose, s'étage sur notre cœur et nous étouffe. Parfois, au contraire, pour un mot de sympathie, ce fut un hymne qui, sans paroles, montait du fond de notre être. Toute sécheresse se vivifiait : quelle marche légère, quelle jeunesse, quelle certitude de ne jamais mourir. Et pour un simple accent, quel recommencement de la vie!

Maurice Barrès est un lyrique et il ne faut pas que les théories du doctrinaire nous empêchent d'apprécier le charme délicat du poète. Maintenir sa sensibilité ardente et, avec ses aventures bienfaisantes ou douloureuses, créer de la beauté, voilà ce qu'il regarde comme son rôle essentiel. Avide de toutes les saveurs de la vie, il veut tout absorber pour en faire de l'idéal. « Ce que vous appelez une succession de faits vulgaires, dit Sturel, un sentiment pour une femme, une intrigue politique, les acclamations populaires, je saurais les ressentir et les interpréter d'une certaine façon indéfinissable, poétique, avec amour. Et ces réalités ainsi ennoblies auraient des prolongements qui se confondraient en moi pour que je fasse d'elles toutes de l'unité, pour que je m'en augmente (1). »

Ses expériences multiples lui servirent à

(1) *Les Déracinés*, p. 209.

embellir son âme et à la parer. Barrès a mis à contribution, pour son développement personnel, les veines les plus rares de la sensibilité humaine. Il exploita les civilisations les plus différentes et en tira de précieuxprofits. Il poursuit toutes les occasions qui l'exaltent et suscitent son élan. « L'amour et la douleur, dit-il, les plus beaux livres et les plus beaux paysages, toutes les magnifiques secousses de la vie nefont qu'éveiller nos parties les plus profondes, nos territoires encore mornes. » Des trésors innombrables sont en lui, mais il cherche les clefs qui les lui livreront. Ainsi le riche a pris le bâton du mendiant, et c'est le plus noble état de mendicité. Il impose l'univers et va, quémandant son rêve. Perpétuelle réquisition d'images et d'idées, levée de magnifiques redevances !

Vers tous ceux qui excitent , nourrissent ses pensées, son instinct infaillible le guide. Sa nature choisit ses doubles et ses analogues. Il parle avec les héros, compare son moi aux plus illustres sensibilités, à un Sainte-Beuve, à un Benjamin Constant, à un Chateaubriand, et jouit de se sentir lui-même dans ces êtres glorieux. « Sous leurs masques, dit-il, c'est moi-même que je vois palpiter, c'est mon âme que

j'approuve, redresse, adore (1). » Son imagination se plaît dans la compagnie de ces personnages avec qui il se sait d'obscurs rapports. Ils sont les *intercesseurs*, ceux qui lui dévoilent l'âme : ils forment les degrés de l'échelle par laquelle il monte jusqu'à soi. Il acquiert, par leurs exemples, une conscience plus parfaite de ses tendances. Il se pénètre de tout ce qu'il y a de *barrésien*, latent, en puissance chez eux. Insigne descendant qui reprend ses titres de noblesse ! Mais Barrès ne recueille que ce qui convient à sa propre personnalité; il ne s'attarde qu'aux sentiments qui sont préexistants en lui et comme accordés au diapason de son cœur (2). « Si nous dressions la liste de nos bienfaiteurs, dit-il, elle serait plus longue que celle de Marc-Aurèle. Nous ne sommes pas fermés à l'univers. Mais nous sommes comme une plante qui choisit et transforme ses éléments (3). » Toutes ses nourritures « fortifient

(1) *Un Homme libre*, p. 80.

(2) « Je ne puis faire emploi d'aucune beauté, dit-il, si je n'ai pas su établir une liaison de mon cœur à son cœur. » (*Voyage de Sparte*.)

(3) Il entend « ne jamais se parer de sentiments qui chez lui ne seraient que des mots, fleurs coupées sur d'autres âmes et qui, dans son propre cœur, ne peuvent prendre de racines profondes. » — Voy. Gœthe, *Conversations*, t. II, 322. « Il faut faire des expériences nous-mêmes; toute idee que nous absor-

un dessein déjà formé », et les idées dont il s'augmente retentissent en lui d'une manière originale, profonde. C'est une refloraison imprévue, soudaine.

Mais ce n'est pas seulement aux livres et aux hommes que Barrès demande ses inspirations. Dans les musées, les palais, les jardins, il s'attache à *percevoir sa vie.* Ses voyages autour du monde sont des « voyages autour de lui-même (1) ». Parmi les climats physiques et moraux les plus contrastés, il goûte les délices de se comprendre, et d'ennoblir son type. C'est un esprit perceur de murailles. Il s'assimile toutes les beautés qui peuvent accroître son trésor de rêverie. Il s'emplit d'images somptueuses (2) : tel l'insecte puise son miel au calice des fleurs dont le parfum voluptueux l'attire.

Il n'y a pas de civilisation dont Barrès ne se déclare le débiteur ; à chacune d'elles, il doit de nouvelles éclosions (3). « Tout m'arrête, me

bons est comme une nourriture que nous devons examiner avec le plus grand soin. »

(1) Albert Sorel, *Maurice Barrès* (*l'Energie française*, 3 février 1906).

(2) « J'allais chercher des images », dit Chateaubriand dans *l'Itinéraire.*

(3) C'est ce qu'il appelle « l'accouchement d'un être par un pays ». « Dans cette somme énorme de sensations possibles que représente une civilisation, nous distinguons très vite ce que nous pouvons nous en approprier, ce que nous en devons reje-

parle, m'écoute, dit-il, tout m'est un buisson ardent. » L'accapareur! Il entend ravir la pensée de toutes les villes, de toutes les pierres glorieuses. Mais elles lui font des confidences dont on peut se demander si ce n'est pas lui qui les leur a prêtées. Il pare l'univers des vapeurs de son désir, et les choses s'animent selon ses propres inspirations. Il semble que tous les paysages existaient déjà au fond de ses yeux ; leur place était marquée dans son rêve, et, comme le Cheval Ailé, il voulut aller les reconnaître.

Si loin que soient pris les objets auxquels il prête du pathétique, jardins de Lombardie, montagnes du Taygète, il s'agit uniquement du pathétique de sa propre aventure. Le monde est courbé sur son destin. Partout sont des chemins qui mènent à son cœur. Ses regards demandent à tout ce qui le sollicite : « Que savez-vous de moi ? » L'éternel pèlerin de soi-même ! Les cités les plus illustres sont de belles confesseuses qui l'excitent à faire d'ardents examens de conscience. Elles lui servent à approcher de ses propres secrets. Il n'attend d'elles que de se mieux aimer. Cordoue, Sienne, To-

ter. Par là nous apparaît notre qualité réelle. » (*Le Journal, les Bénéfices du voyage*, 8 juin 1894.)

lède, Venise, pays de son âme multiple, sont les magnifiques points de vue d'où il se contempla ; leurs temples, leurs œuvres d'art, les miroirs qui conseillèrent sa vie. Dans leurs campagnes, ses appels levèrent mille échos qui lui renvoyèrent le mot de sa destinée. « Un jour, dit-il, j'ai vu mes pensées inscrites sur la nature, et, tandis qu'elle étalait les puissances qui gisent à la racine de mes sentiments, je pressentais qu'à son tour elle pourrait recevoir quelques-uns de mes traits propres (1). » Toutes ces villes ont gardé le souvenir de ce voyageur exalté, qui leur a laissé l'hommage unique de son cœur.

Ainsi, comme ces comédiens errants, Barrès a parcouru les grandes routes de l'existence dans le chariot encombré de décors ; et souvent il s'est fait le peintre de la troupe. Il fut de ces nomades, chaque jour dans un pays nouveau, unissant l'hymne du matin aux chants appris la veille chez l'étranger. Il se mêla à toutes les humanités et s'enivra jusqu'à la fièvre du défilé sensuel des images éparses sur le monde. Beautés romanesques, qui peuplèrent sa solitude vagabonde et devinrent les motifs de ses plus magnifiques imaginations !

(1) *Les Amitiés françaises*, p. 266.

Il aspira la chaude violence de cette Espagne qui « met dans l'âme une sorte de fureur aussi prompte qu'un piment dans la bouche ». Il a dit les âpretés de Castille, la mollesse d'Andalousie. Sous le contact de Séville, « jeune, cambrée, amoureuse », il se sentit défaillir. Grenade apparut à ses yeux éblouis comme « une tente dans un oasis et sous un parasol, l'un des plus mols oreillers qui soit au monde (1) ». Dans ces pays ardents et brusques, sous le ciel desséchant de l'Espagne jaune et brûlée, il accentua ses moindres traits.

Puis il aima Astiné Aravian, de qui le troublant contact lui découvrit les immenses beautés de l'Asie, de ces « régions mystérieuses et parfumées comme de belles esclaves voilées ». La jeune Arménienne lui révéla ces poésies de la Perse que savait Gœthe, « où l'on parle toujours des rossignols, des jasmins et des roses » ; mais ses mains lui versèrent le noir breuvage du nihilisme asiatique (2).

... Une ville d'Orient parmi des vergers, assise dans le crépuscule auprès d'un cimetière, telle devait être désormais la patrie de ses rêves, la cité de ses trésors. Elle chantait pour lui, du fond des déserts

(1) *Du Sang, de la volupté, de la mort.*
(2) *Les Déracinés*, pp. 116-117.

antiques ; et de ses terrasses se levaient, comme au crépuscule le chant du muezzin, tous les vers qu'il avait élus aux veillées de son collège. Un voile la recouvrait comme une beauté nubile de l'Asie. Et c'était encore une pleureuse qui, sur un cadavre, se déchire le sein et qui fait aimer avec précipitation une vie destinée à si vite se défaire.

Entre temps, l'Italie odorante, qui ruisselle de soleil, bouleversa son cœur. Il rêva sur les terrasses embaumées de Fiesole et des jardins lombards (1), où chantent les noms de Melzi, Sommariva, Serbelloni. A Venise, qui est « un philtre et un poison », son âme enthousiaste et lassée goûta les voluptés de la tristesse, et trouva l'atmosphère où nourrir ses sentiments mélancoliques. Depuis, Barrès a enchâssé la figure de cette courtisane « attirante et suspecte », dans le cercle d'une musique contagieuse, dédiée à l'amour et à la douleur (2). Pages écrites avec cadence et revêtues d'harmonie, qui éternisent sensiblement, dans l'unité de leur rythme, ce que les choses ont de plus fugitif et d'évanouissant :

Avec ses palais d'Orient, ses vastes décors lumineux, ses ruelles, ses places, ses traghets qui sur-

(1) *Du Sang, de la volupté, de la mort.*
(2) *Amori et Dolori sacrum.*

prennent, avec ses poteaux d'amarre, ses dômes, ses mâts tendus vers les cieux, avec ses navires aux quais, Venise chante à l'Adriatique, qui la baise d'un flot débile, un éternel opéra.

Désespoir d'une beauté qui s'en va vers la mort. Est-ce le chant d'une vieille corruptrice ou d'une vierge sacrifiée ? Au matin, parfois, dans Venise, j'entendis Iphigénie, mais les rougeurs du soir ramenaient Jézabel. De tels enchantements, où l'éternelle jeunesse des nuages et de l'eau se mêle aux artifices composites des ruines, savent mettre en activité nos plus profondes réserves.

A chacune de mes visites, j'ai mieux compris, subi la domination d'une ville qui fait sa splendeur, comme une fusée au bout de sa course, des forces qu'elle laisse retomber (1).

Après avoir éprouvé la tentation de beaucoup de pays, Barrès répète aujourd'hui les paroles de l'*Imitation* : « *Imaginatio locorum multos fefellit.* » « A vingt ans, dit-il, l'on se persuade que les villes les plus fameuses sont de jeunes femmes. On se hâte, le cœur en désordre, vers un rendez-vous d'amour. L'alcôve est vide ; tout est de pierre. Caveaux écussonnés de devises qui ne sont pas les nôtres. Venise, Sienne, Cordoue, Tolède, vous savez si je vous pressais avec une jeune et généreuse ardeur ; mais, derrière vos

(1) *Amori et Dolori sacrum*, pp. 109-110.

langueurs, qu'aurai-je trouvé qui me touchât à l'âme (1)? » Etreintes qui laissent déçu, brèves et douloureuses excitations dont son cœur n'a gardé que la brulûre! « Bonheurs rapides, irritants, de surface. » Mais c'est en faisant le voyage de Sparte qu'il acquit ces vues plus justes sur lui-même. Pallas Athènè humilia le souvenir équivoque des voluptueuses étrangères. La Grèce dissipa le charme de cette Venise, qui n'est plus, « devant son froid regard, que le cadre d'un grand feu d'artifice éteint ». « Je puis encore respirer, invoquer les heures d'enchantement que sa féerie, jadis, me donna, mais nulle fusée ne s'élève plus au-dessus de sa lagune. » La cruelle Athènes effaça les images irritantes de ces cités qu'il appelle, l'ingrat : « de mornes magnificences. » La déesse lui parla utilement. « Je me suis aperçu, dit-il, qu'entre tous les romans que la vie me propose la Lorraine est le plus raisonnable, celui où peuvent le mieux jouer mes sentiments de vénération (2). »

Il trouve aujourd'hui sur le visage sans éclat de sa terre natale, sur la chétive colline de Vaudémont, cette beauté qu'il crut jadis dispersée à travers le monde et sur les régions les plus mys-

(1) *Le Voyage de Sparte.*
(2) *Le Voyage de Sparte*, p. 282.

térieuses. Barrès n'a tant marché que « pour revenir à cette petite plage où naquit sa tendresse ».

La Lorraine, comme une ondée de fraîcheur, a renouvelé sa sensibilité. Il ne veut plus que produire simplement toute l'émotion qu'elle entretient dans son âme.

Je me livre aux immenses mouvements doux de la terre lorraine, je contemple ses villages égayés d'arbres et de fruits, ses petits bois de hêtres, de charmes, de chênes, je m'enivre de sa lumière douce et noble qui met sur les premiers plans des couleurs de mirabelle et, sur les lointains, un sublime mystère d'opale, de jeunesse, de silence. Je distingue dans la plaine les graves villages séculaires et sur l'horizon nos déesses, nos vertus lorraines, Prudence, Loyauté, Finesse, qui sont des personnes immortelles (1).

Désormais, il contera le rôle que sa nation joua aux frontières de l'Est, rôle dont il se sait l'un des éternels acteurs (2). Là est son devoir.

(1) *Les Temples de l'Ame au village* (*le Gaulois*, 8 janvier 1907).

(2) « Ma tâche est nette, dit Sturel dans *leurs Figures*, tandis qu'il analyse son désarroi : c'est de me faire de plus en plus lorrain, d'être la Lorraine pour qu'elle traverse intacte cette période où la France décérébrée et dissociee semble faire de la paralysie générale. Un petit monde posé à l'Est comme un bastion du classicisme reçut son rôle d'une antiquité reculée : qu'il garde conscience de lui-même, au moins par ses meilleurs fils et qu'en dépit de l'ensemble cette partie demeure capable de fournir des fruits austrasiens. »

« Ailleurs, je suis un étranger, qui dit avec incertitude quelque strophe fragmentaire, mais, au pays de la Moselle, je me connais comme un geste du terroir, comme un instant de son éternité, comme l'un des secrets que notre race, à chaque saison, laisse émerger en fleur, et si j'éprouve assez d'amour, c'est moi qui deviendrai son cœur (1). » Il sera l'homme que cette terre attendait pour être vivifiée et posséder une voix (2).

Mais Barrès aborde Sainte-Odile avec des yeux qui se souviennent des belles romanesques, enchantement de ses jeunes années. Son être demeure tout imprégné de leurs parfums emmêlés. Elles dominent toute sa songerie : « Leurs philtres m'enivrèrent, me corrompirent, m'allaient dissoudre, dit-il. Ah ! comme ils me gênent encore ! » Comment pourrait-il oublier ces somptueuses beautés qui symbolisent toutes es démarches de son être et forment les stations de son perfectionnement ? Il leur doit ses rythmes les plus magnifiques. Même après la

(1) *Amitiés françaises*, p. 267.

(2) «... L'ordre qui règne sur la Lorraine est l'ordre où aspire son âme. L'éternel vent qui fait un peu chétive sa végétation courbe toutes ses puissances, et l'on respire sur son œuvre, où brillent ses nuances delicates, où s'élèvent ses peupliers solennels, la fièvre de ses étangs solitaires entre les chênes. » (En voyage vers mon cimetière, *l'Occident*, sept. 1904.)

leçon classique de Sparte, il sait qu' « il continuera de produire un romanesque qui contracte et déchire le cœur (1) ».

Hier, sur le golfe de Naples, il reprenait sa chanson désolée, et il refuse la mort avant qu'il se soit soumis aux cités reines de l'Orient.

Barrès pourrait faire dire à son âme ces paroles qu'il met sur les lèvres de Bérénice : « Je suis demeurée identique à moi-même sous une forme nouvelle. Je ne cessai point d'être celle qui n'est pas satisfaite (2). »

Il se manifestera encore sous des apparences nombreuses ; il n'a pas dit tous ses secrets et livré tous ses dons : « Quand je n'aurais jamais, comme un gibier vivant, tenu dans ma main heureuse quelqu'un de ces rossignols sublimes, l'amour et la gloire non plus que le couchant ou l'aurore, je devrais pourtant m'assurer d'avoir possédé la meilleure part, s'ils déchaînent, comme je le crois, jusqu'à l'occident de ma vie, tous les orchestres du désir (3). »



Si, après avoir suivi les démarches nombreu-

(1) *Le Voyage de Sparte*, p. 278.
(2) *Jardin de Bérénice*, 118.
(3) *Les Amitiés françaises*.

ses et parfois contradictoires de la pensée barrésienne, nous essayons de dégager l'éthique qu'elle nous propose, nous nous apercevons que cette règle morale n'est pas différente de celle que Barrès se donna au début de ses expériences. Elle se résume dans la maxime des Alexandrins : « Que chacun sculpte sa propre statue. »

Soyons en harmonie avec nous-mêmes (1). Cherchons, parmi les notions qui sollicitent notre énergie, celles qui sont dans le sens de notre instinct et de notre intelligence. Notre devoir est, avant tout, de ne pas faire de confusion avec notre âme. « Une seule règle vaut : celle que nous arrachons de notre cœur sincère (2). »

L'homme, tel le Moïse de Michel-Ange, tient sa loi entre ses mains. Etre soi, c'est le premier point pour s'harmoniser dans l'effort de tous les hommes. En conservant et en approfondissant notre propre nature, nous trouverons inévitablement le fond commun qui nous unit à autrui et nous ferons taire les dissonances extérieures. Gardons-nous donc de ressembler à l'ingénieur d'Ibsen, toujours prêt à admirer quelque chose en dehors de lui-même.

(1) Voy. Jules de Gaultier, *le Bovarysme*. — Voy. Rauh, *l'Expérience morale*.

(2) Le Regard sur la prairie (*Du Sang, de la volupté, de la mort*).

Peuplons notre asile intérieur d'images, de souvenirs, de pensées, d'expériences, contemplons en nous ces idées qui nous accroissent, parce qu'elles nous sont des promesses ou des résumés d'action (1). Mais qu'elles convergent toutes vers un même point et ne se contredisent pas les unes les autres. Bâtissons notre moi futur sur les assises de l'ancien. Réalisons toute notre destinée.

Telle est la philosophie qui prête sa profondeur aux aventures multiples que nous venons d'analyser. Cette doctrine, qui fortifie, relève l'énergie individuelle, est une noble interprétation de la vie. Elle nous offre une discipline sans rien nous prendre de notre initiative.

Ces hautes vues commandent toutes les expériences de Barrès. Et par sa sincérité aiguë et inquiète, il nous fait songer à ce mystérieux et lucide Pascal « qui vécut de notre âme deux siècles avant nous ». Nous tenons l'œuvre de Barrès pour l'une des plus pathétiques et des plus précieuses de notre littérature morale. Nous lui devons les plus profitables enseignements.

(1) Cf. Rauh, *l'Expérience morale.*

BIBLIOGRAPHIE

L'ŒUVRE

Anatole France (avec un fac-simile d'A. France). Paris, Charavay, 1883, in-8. (*Extrait de « la Jeune France »*). — **Les Taches d'encre**, gazette mensuelle. Paris, imprim. de R. Brissy, 5 novembre 1884-février 1885, 4 fascicules in-18. (Extrait du prospectus : *Brochure de luxe, de cinquante à cent pages environ* (sic) *devant paraître le 5 de chaque mois, du 5 novembre 1884 au 5 octobre 1885. Le numéro : un franc.* Les Taches d'encre *n'auront que douze numéros et pas de collaborateurs. Pour tout ce qui concerne l'administration, les abonnements, annonces, réclamations et la rédaction, s'adresser à* M. Maurice Barrès, *76, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris*). — **Sensations de Paris. Le Quartier Latin, Ces Messieurs, Ces Dames.** Paris, Dalou, 1888, in-8. « Trente-deux croquis par nos meilleurs artistes. » — **Sous l'œil des Barbares.** Paris, Lemerre, 1888, in-18 (nouv. éditions. Paris, Perrin, 1892, in-18, et Paris, Fasquelle, 1896, in-18. Cette dernière avec augmentation). — **Un Homme libre.** Paris, Perrin, 1889, in-16. (Réimp. : *Un Homme libre.* Paris, Fontemoing, 1904, in-8).— **Huit jours chez M. Renan** (*Dialogues parisiens*). Paris, Dupret, 1888, in-16 (2e édit. : Paris, Perrin, 1890, in-16 ; réimp. : *Huit jours chez M. Renan, suivi de M. Renan au Purgatoire.* Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **Le Jardin de Bérénice.** Paris, Perrin, 1891, in-18 (réimpr., Paris, Fasquelle, 1894, in-18). — **Trois Stations de Psychotérapie.** Paris, Perrin, 1891, in-16 (se trouve réimprimé

à la suite *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Paris, Fontemoing, s. d. (1903), petit in-8). — **Le Culte du moi. Examen des trois idéologies** (*Sous l'œil des Barbares, Un Homme libre et Le Jardin de Bérénice*. Paris, Perrin, 1892, in-16). — **Toute licence, sauf contre l'amour.** Paris, Perrin, 1892, in-16. — **L'Ennemi des Lois.** Paris, Perrin, 1892, in-18, réimpr. : Paris, Fasquelle, 1895, in-18. — **Contre les étrangers** (*Etude pour la protection des ouvriers français*). Paris, Grande Imprim., 1893, in-32 (Portrait). — **Une Journée parlementaire,** comédie de mœurs en 3 actes. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-8. — **Du Sang, de la Volupté et de la Mort.** *Voyage en Espagne, Voyage en Italie*, etc. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-12 (Edit. refondue : Paris, Fontemoing, s. d. [1903], in-8). — **Assainissement et Fédéralisme,** discours prononcé à Bordeaux le 29 juin 1895. Paris, Libr. de la Revue Socialiste, 1895, in-18 (la couverture sert de titre). — **Les Déracinés** (*Le Roman de l'énergie nationale*). Paris, Fasquelle, 1897, in-18 (réimpr., Paris, Juven, 1902, in-18). — **Un rénovateur de l'occultisme, Stanislas de Guaita, 1861-1898. Souvenirs** (avec deux portr. de Stanislas de Guaita). Paris, Chamuel, 1898, in-8. — **Un Amateur d'âmes.** Illustr. de L. Dunki, gravées sur bois par Adrien C. Bellangé, J. et T. Beltrand, Charpentier, Dauvergne, G. Dupré, Froment, etc. (publié par les soins de la Soc. des graveurs sur bois « l'Image »). Paris, Fasquelle, 1899, in-4. — **Le Prisonnier,** illustr. par Robert Delétang (fig. en noir et en coul.). Paris, 1899, 11, rue du Croissant, in-6. — **« La Patrie Française », 3e conférence. La Terre et les Morts** (*Sur quelles réalités fonder la conscience française*). Paris, aux bureaux de la « Patrie Française », 1899, in-18. — **L'Appel au Soldat** (*Le Roman de l'énergie nationale*). Paris, Fasquelle, 1900, in-18 (réimpr.: Paris, Juven, 1902, in-18). — **« La Patrie Française », 7e conférence. L'Alsace et la Lorraine.** Paris, aux bureaux de « la Patrie Française », 1900, in-18. — **Une soirée dans le silence et le vent de la mort.** Paris,

aux bureaux de « l'Action Française », 1901, in-8, (en sus: 100 ex. sur hollande). ✗ **La Genèse d'une Œuvre** (*Comment aimer notre terre et nos morts? Le Musée d'Arles. Une lettre de Mistral*). Strasbourg, J. Norriel (F. Staat, succ.), 1902 (Extr. de la *Revue Alsacienne illustrée*, vol. IV, n° II; 1902). — **Scènes et doctrines du Nationalisme**. Paris, Juven, s. d. [1902], in-18. — **Leurs Figures** (*Le Roman de l'énergie nationale*). Paris, Juven, s. d. [1903], in-8. — **Pages Lorraines** [*La Vallée de la Moselle. Lettre de Saint-Phlin sur une nourriture lorraine. Le 2 novembre en Lorraine*]. Charmes-sur-Moselle [Impr. Pariset Schmitt], 1903, in-8. — **Amori et Dolori sacrum**, Paris, Fontemoing, 1903, petit in-8. — **Les Amitiés françaises** (*Notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie*). Paris, Juven, 1903, in-18. — **Quelques cadences**. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **Les Lézardes sur la maison**. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **La Vierge assassinée**. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **De Hegel aux Cantines du Nord**, avec une préface et des notes par E. Nolent. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **Ce que j'ai vu à Rennes**. Paris, E Sansot, 1904, petit in-18. — **Les Bastions de l'Est. Au service de l'Allemagne**. Paris, A. Fayard, 1905, gr. in-8. — **Une visite sur un champ de bataille**. Paris, E. Sansot, 1905, petit in-18. — **Le Voyage de Sparte**. Paris, Juven, 1905, in-18. — **Ce que j'ai vu au temps de Panama**. Paris, E. Sansot, 1906, petit in-18. — **Alsace-Lorraine**. Paris, Sansot, 1906, petit in-18. — **Les Mauvais Instituteurs**, conférence. Paris, bureaux de « la Patrie française », 1907, in-18. — **Discours sur les Prix de Vertu**. Paris, Didot, 1907, in-4. — **Discours de réception à l'Académie Française**. Paris, Juven, s. d., in-8. — **Vingt-cinq années de vie littéraire**. Instr. de H. Brémond. Paris, Bloud, 1908, in-18. — **Colette Baudoche**, *histoire d'une jeune fille de Metz*. Paris, Juven, 1909, in-8.

Voir en outre, dans **la Vieille garde impériale**.

sorte de recueil collectif, illustré par Job (Tours, Alfred Mame et fils, s. d. gr. in-4) le chapitre intitulé : *La Garde*, par Maurice Barrès (une gravure sur bois, en tête de ce chapitre, offre un portrait curieux de Maurice Barrès, en officier de la Garde).

PRÉFACES

Henri Teichmann : Nancy-Salon. Nancy, 1888, in-8. — **Rachilde** : *Monsieur Vénus*. Paris, F. Brossier, 1889 in-8, (réimprimé en 1902. Paris, Genonceaux, in-18). — **Maurice Beaubourg** : *Contes pour les Assassins*. Paris, Perrin, 1891, in-18. — **Jean Lorrain** : *La Petite classe*. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. — **Lucio V. Mansilla** : *Estudios Morales o' sea el Diario de mi vida*. Paris, Richard, impr. 1896, petit in-8 carré. — **Ernest La Jeunesse** : *L'Imitation de notre maître Napoléon*. Paris, Fasquelle, 1897 (cette préface ne se trouve pas dans tous les exemplaires). — **Paul Flat** : *Les Premiers Vénitiens*. Paris, Laurens, 1899, gr in-8. — **Georges d'Esparbès** : *Le Roi*, poème épique. Paris Flammarion (1900), in-8. — **Constantin Christomanos** : *Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche*, etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Stendhal** : *Correspondance*, éd. A. Paupe. Paris, Ch. Bosse, 1908, 3 vol. in-8. — **Tancrède de Visan** : *Lettres à l'Elue*. Paris, Messein, 1908, in-18. — **Louis Ménard** : *Rêverie d'un Païen mystique*. Paris, A. Durel, 1909, in-8 (50 exempl.).

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Journal de la Meurthe et des Vosges (1881) ; un article. — **La Jeune France (1882)** : *Le Théâtre d'Auguste Vacquerie* (janvier-février) ; *Un mort de la « Jeune France »* [sur Charles Huge] (avril) ; *Le Chemin de l'Institut* (juin) **(1883)** : *Anatole France* (février) ; sur *Théodore de Banville* (juin). — **Les Taches d'Encre**, gazette mensuelle (voir dans la présente bibliographie « l'Œuvre »). Paris, 5 nov. 1884-février 1885. — **La**

Vie Moderne : La Revue Illustrée ; La Revue des Lettres et des Arts ; Paris Illustré, etc... **(1883-1886).**

Revue Contemporaine (1885) : *Carême fantaisiste* (25 mars); *Le dernier soir d'une année qui s'accomplit, apologue* (25 oct.); *Notice nécrologique sur Louis Desprez* (25 déc.).

La Journée (1885) : *A Mademoiselle Weber* (23 nov.).

Les Chroniques (1886) : *Chronique de Paris* (nov.); *Chronique administrative* (déc.) **(1887) :** *Chronique de Paris* (janv.); *Mlle Baudelaire. Rachilde* (févr.); *L'Œuvre de Leconte de Lisle* (avr.); *Chronique de Paris* (mai, juin, juillet, août, sept., oct., nov.). **La France (1886 et 1890).** *M. Henri Houssaye,* 10 mars 1886.

Voltaire. Quelques articles : **(1886-1888) :** *Legrand du Saulle* (10 mai); *M. Camille Doucet* (21 mai); *Une Pièce sifflée* [Tragaldabas] (23 mai); *Au temps de Mimi* (28 mai); *La Grande conversion de M. Sarcey* (4 juin); *Chez John Lewis Brown* (9 juin); *La Leçon d'un insurgé* (11 juin); *Les Germinie Lacerteux* (13 juin); *M. J.-J. Weiss* (17 juin); *Les Romans du commandant Rivière* (20 juin); *Les Coquetteries de M. A. Dumas* (3 juill.); *Dostoiewski* (10 juill.); *Le Journalisme de Rabelais* (12 juill.); *Les Chansons du 14 juillet* (15 juill.); *Les nouveaux Kabbalistes* (31 juill.); *Les Filles de Bretagne* (21 août); *L'Art breton* (26 août); *La Bretagne ivre* (3 sept.); *Un salon fermé* (7 sept.); *Ces anges* (13 sept.) **(1887) :** *Les Français malgré eux* (25 mai); *Entretien avec un lauréat* (3 juin); *Mlle Mauri impressionniste* (18 mai); *La Contagion des Rastignac* (28 juin); *Un poète absent* [Gabriel Vicaire] (19 juill.); *Dante Gabriel Rossetti en France* (16 août); *Le Château d'Anet restauré* (9 sept.); *Un entretien de Bonaparte* (5 oct.); *Académie* (28 oct.); *A l'Hôpital* [Verlaine] (31 oct.); *Byzantinisme d'érudits* (11 nov.).

Revue Indépendante (1888) : *M. le général Boulanger et la nouvelle génération* (tome VII, n° 18); — **La**

Presse (1888-1890) Chroniques littéraires et politiques.

Figaro (1888) : *La Sensibilité d'Henri Chambige* (11 nov.). — **1890**, *Les Enseignements d'une année de boulangisme* (13 fév.); *La Formule anti-juive* (22 fév.); *Du génie insuffisant de nos hypnotiseurs* (27 juill.); *De l'utilité des injures* (12 août); *Jean Moréas, symboliste* (25 déc.). — **(1891)** ; *Thermidor aux Archives* (23 janv.); *Entretien avec deux anarchistes* (11 juin); *La Pensée et l'action* (23 sept.); *Impressions de rentrée* (16 oct.); *Le Génie au Cimetière* (3 nov.); *Ni Shakespeare ni Eschyle* (14 nov.); *Les Meneurs* (8 déc.); *Un genre à restaurer* (13 déc.). — **(1892)** : *Règle de Vie d'un philosophe* (26 janv.); *Loti expliqué* (11 mars); *Abus de l'éducation physique* (9 avril); *Querelle des Nationalistes et des Cosmopolites* (26 avr.); *Le Caractère du général Boulanger* (30 sept.); *Renan* (3 oct.); *Le Panthéon fermé* (12 nov.). — **(1893)** : *Leurs Figures* (25 janv.); *L'Accusateur* (23 fév.); *Le Protestantisme de M. Taine* (25 mars); *Les Femmes de Bonaparte* (6 nov.). — **(1894)** : *Le Philosophe Challemel-Lacour* (25 janv.); *Les Conditions d'une vie de dominateur* (5 mai); *Les deux Elus d'hier. Paul Bourget* (1er juin) ; *L'Enseignement de Lourdes* (15 sept.). — **(1895)** : *Le Cas de M. Raynal* (8 fév.); *Compliment au Nouvel académicien* (14 juin); *Les Parisiens et l'Exposition* (23 sept.); *Avignon trouvera-t-elle des millions ?* (23 oct.); *Le Cas Berthelot* (8 nov.). — **(1896)** : *Les Funérailles de Verlaine* (10 janv.); *La Vérité sur la crise de Conscience de M. Renan* (1er mai); *Clémenceau littérateur* (20 mai); *Le Point de vue d'un Professeur* (16 juin); *Conseils d'un pendu et d'un clérical à Jaurès* (5 août); *Nos internationalistes* (26 août); *Sur le patriotisme* (14 sept.); *M. Hanotaux historien* (25 sept.); *M. Taine et le Philistin* (19 déc.). — **(1897)** : *Une nouvelle équipe parlementaire* (6 janv.). — **(1898)** : *Impressions d'audience* (procès Zola) (24 févr.).

Le Courrier de l'Est (fondé par Maurice Barrès) **(1889-1893)** et réapparition en **1898**. Nombreux articles.

Revue blanche (1892, février).

Journal (1892) : *La Vraie gloire* (14 oct.) ; *Contes moraux* (21 oct.) ; *Opinion d'une femme sur nos grands hommes* (4 nov.) ; *Les Taches de Sang* (11 nov.) ; *Procès-verbal* [affaire Hugues Le Roux Des Houx] (1er décembre) ; *L'Esthétique de l'interview* (2 déc.) ; *La Leçon du cadavre* (16 déc.). — **(1893)** : *La Suisse à Paris* (13 janv.) ; *M. Jean Jaurès* (20 janv.) ; *Chez les ouvriers* (27 janv.) ; *Une visite au Palais* (3 févr.) ; *Préférez-vous la mort?* (10 févr.) ; *Une mode qui passe* (17 févr.) ; *De l'usage des femmes* (24 févr.) ; *Un scandale littéraire* (3 mars) ; *L'Influence de M. Taine* (6 mars) ; *Pour les gens de maison* (10 mars) ; *M. Taine eut-il tort?* (17 mars) ; *De l'inclination* (24 mars) ; *Deux maîtres* (31 mars ; *Anatole France* (7 avr.) ; *Napoléon professeur d'énergie* (14 avr.) ; *La Bonne aventure à Paris* (21 avr.) ; *Le Surmenage physique* (5 mai) ; *Amusements pour femmes* (12 mai) ; *De l'épuisement nerveux* (19 mai) ; *Plein ciel* (26 mai) ; *Notes de Versailles* (3 nov.) ; *Psychologie des grands hommes* (17 nov.) ; *La Sixième législature* (24 nov.) ; *Le Suffisant dédain* (1er déc.) ; *La Jeunesse universitaire* (8 déc.) ; *Philosophie du Crime* (10 déc.) ; *Sautez petits* (15 déc.) ; *Révoltés et résolus* (22 déc.) ; *La Littérature belge* (29 déc.). — **(1894)** : *L'Année universitaire* (2 janv.) ; *Double chronique* [*Littérature belge*], (5 janv.) ; *Le Point de vue philosophique* (12 janv.) ; *Le Tout Rambouillet à Paris* (19 janv.) ; *La Promenade du jour* (26 janv.) ; *L'Esprit de révolte en littérature* (9 févr.) ; *Enfin Balzac a vieilli* (16 févr.) ; *Les Personnages d'une journée parlementaire* (24 févr.) ; *L'Aube* (2 mars) ; *Le Climat nouveau* (16 mars) ; *Sur l'esprit protestant* (23 mars) ; *Causeries Stendhaliennes* (4 mai) ; *M. Jules Soury* (11 mai) ; *Un témoin de la guillotine* (22 mai) ; *L'Art à la maison du Peuple* (25 mai) ; *Les Bénéfices du voyage* (8 juin) ; *Méfiez-vous des Médecins* (15 juin) ; *Les Déformations officielles* (22 juin) ; *Impressions de Congrès* (28 juin) ; *Philosophie du Congrès* (29 juin) ; *Les Femmes et la politique* (6 juill.) ; *Une Cour d'amour* (13 juillet) ; *Un genre littéraire restauré* (20 juillet) ; *L'Enseignement d'un maître* (27 Juillet) ; *Se prêter, non se donner* (10 août) ; *Déroulède et Tolstoï*

(17 août); *La Lecture dans le Cachot* (24 août); *Le Personnalisme des ouvriers d'art* (31 août); *La Désillusion de Tolstoï* (14 sept.); *La Gestion des morts* (21 sept.); *L'Esthétique du cyclisme* (28 sept.); *Sociologues et Socialistes* (5 oct.); *L'Imagination représentative chez les vieillards* (12 oct.); *Les Bénéfices de la décentralisation* (19 oct.); *Les Partisans de la décentralisation* (26 oct.); *Comment pourrait se faire la décentralisation* (4 nov.); *Le Socialisme sera décentralisateur* (9 nov.); *Les Raisons du succès* (16 nov.); *Un grand homme du passé* (23 nov.). — (**1895**) : *La Commune et la région, laboratoires de sociologie,* Conférence (2 oct.). — (**1897**) : *Sur un journal doctrinaire* (22 janv.); *En profondeur* (5 févr.); *Le Lieu le plus tragique...* (13 févr.); *On demande au Parlement trente millions* (27 févr.); *Un laboratoire* (13 mars); *La Tête d'Holopherne* (27 mars); *La Philosophie des sciences maudites* (10 avr.); *La Grèce utile au réveil français* (24 avr.); *Le Nid de l'aigle* (22 mai); *Dans les petites villes lorraines* I, II, III (5, 19 juin et 3 juill.); *La Supériorité française* (14 août); *Un motif de vivre* (31 juill.); *Constituer une cellule sociale* (10 nov.); *L'Education nouvelle* (4 déc.); *Alphonse Daudet* (18 déc.). — (**1898**) : *Izoulet au Collège de France* (1er janv.); *Autour du Collège de France* (15 janv.); *Une brochure de propagande* (26 févr.); *Un calomnié* (12 mars); *Mieux vaut une tyrannie que deux* (28 août). — (**1899**) : *Ce que nous entendons par conciliation* (3 févr.); *La Langue espéranto* (10 févr.); *A demain la politique. Mort de Félix Faure* (17 févr.); *Commentaire sur une déclaration de* « la Patrie française » (20 févr.); *Le Cas de Georges Grosseau* (17 mars); *Une page inédite de Taine sur l'association* (18 avr.); *Napoléon considéré comme une suite de leçons* (28 avr.); *Une phrase mémorable* (6 mai); *Une nuit du Walpurgis au Brocken* (21 juillet); *Lavisse et Jules Soury* (12 oct.); *La Lettre de Jules Soury* (21 oct.); *Bourget comme moraliste social* (10 nov.); *Note sur Jules Soury* (24 nov.). — (**1900**) : *A propos de l'alliance allemande* (11 janv.); *Toast prononcé au banquet de la Patrie française* (15 janv.); *La Maison natale*

de M. Taine (25 janv.) ; *Question d'intelligence* (22 mars) ; *Examen de conscience d'un nationaliste* (29 mars) ; *La Morale nationaliste* (12 avr.) ; *Un passionné de solitude* (3 mai) ; *Le Mirage grec* (11 juin) ; *Les Pas dans les pas* (23 juin) ; *Pour M. Léon Bourgeois* (28 juin) ; *Les Aveux de M. Léon Bourgeois* (30 juin) ; *Les Trois fils de Clémenceau* (18 sept.) ; *Les Allemands à l'Exposition* (25 sept.) ; *Le Goût du vagabondage* (9 oct.) ; *La Question de l'orthographe* (16 oct.).

La Vie Parisienne (1890) : La Cocarde [Maurice Barrès, directeur politique]. — **(5 sept. 1894. 7 mars 1895)** : Article quotidien. — **L'Aube (1896)** : *Méditation spirituelle sur Charles Baudelaire* (juin). — **L'Image (1896-1897)**. — **Revue de Paris (1897)**. — **Cosmopolis (1898)**. — **La Quinzaine (1899)**. — **Revue des Revues (1899)** : Réponse à une enquête sur le roman populaire.

Echo de Paris (1900) : *Peut-on conserver la maison de Pascal?* (14 sept.) : *Faut-il sauver la maison de Pascal ?* (18 sept.). — **Revue Alsacienne illustrée** [Strasbourg] (**1900** et **1902**). *En Profondeur*. Notes sur Emile Erckmann. (Erckmann-Chatrian). Avec 8 grav. et deux fac-simile de lettres d'Erckmann et Chatrian (1900, pp. 45-52). — **Le Drapeau** (**1901**). Maurice Barrès, rédacteur en chef, samedi 11 mai. — 15 sept.). Voir : *Les Méthodes du général Bonnal* (3 juin) ; *Quand même*, sur Pasteur (22 juillet).

Gaulois (1901) : *La Semaine des Morts* (2 nov.); *Charles Maurras* (11 nov.). — (**1902**) : *Le Trac, conte pour le Jour des Rois* (6 janv.) ; *Description de la terre qui produisit Victor Hugo* (21 janv.); *Ils cachent leurs figures* (13 mars); *Un Amant de la Vie* (31 mai); *Le Général Bonnal comme éducateur* (20 juin); *Il y a une littérature nationaliste* (16 juill.); *Les Climats* (2 sept.); *Conversation de Chincholle avec Renan au Purgatoire* (25 sept.); *La Jeune Espagne* (3 nov.); *Les Amants de Venise* (16 nov.); *Un dernier mot sur George Sand* (29 nov.).— (**1903**) : *Vœux pour les enfants* (1er janv.); *La*

Prépondérance des méridionaux (29 juin); *Il y a plusieurs Frances* (19 juillet); *Souvenirs de Venise* (6 août); *La Mort d'un Ami* (Frédéric Amouretti) (13 sept.); *La Protestation en Alsace-Lorraine* (25 oct.) (**1904-1908**). — **Revue Bleue** (**1902**) : Article sur Louis Ménard. — **La Patrie** (**1902**) : Article hebdomadaire. Voir : *La « Vierge » de Colmar* (8 août); *Les Prières qui ne se mêlent pas* (15 août); *Auguste Comte et les Congrégations* (17 oct.); *La Musique, un dimanche, à Tolède* (24 oct.); *Eugène Hugo* (7 nov.); *D'abord il faut durer*, analyse d'une conférence de M. Jaurès sur la question du « racinement » (20 févr.). — **Avant-Garde de Nancy. Libéral de Nancy** (févr. et janv. 1903). **Renaissance Latine** (**1903**), etc., etc.

Voir en outre : **Annales de la Patrie Française**, revue bi-mensuelle (Maurice Barrès, membre du comité de rédaction). **1900-1901** ; et **Enquête sur la Monarchie.** *Deuxième fascicule*, lettres et opinions, etc., recueillies par Charles Maurras, « Publications de la *Gazette de France* », édit. de propagande, s. d., gr. in-8 (une lettre de Maurice Barrès).

A CONSULTER

Anonyme [Henri Beauclair] : *Une heure chez M. Barrès, par un faux Renan.* Paris, Tresse et Stock, 1890, in-16. — **Anonyme** : *La Candidature Maurice Barrès*, Paris, à la Permanence (Fédération des Comités de la Patrie française, de la Ligue des Patriotes), 1903, br. in-18. — **Paul Acker**, *Petites Confessions, visites et portraits.* Paris, Fontemoing, 1903, in-18. — **Henri d'Alméras** : *Avant la Gloire. Leurs Débuts*, 1re série. Paris, Soc. fr. d'impr., 1902, in-18. — **Jacques Bainville** : *La Sensibilité de Maurice Barrès.* « Minerva », 15 avr. 1903. — **Henry Bérenger** : *Un anarchiste sentimental*, etc. Revue Parisienne, 10 déc. 1893. — **Dr Franz Blei** : *Maurice Barrès.* Œsterreichische Rundschau (Brünn), 15 nov. 1906. — **Léon Blum** : *En lisant, réflexions*

critiques. Paris, Ollendorff, 1906, in-18. — **Henry Bordeaux** : *Les Ecrivains et les Mœurs*. Paris, *Plon-Nourrit*, 1900 et 1903, 2 vol. in-18 ; *Deux méditations sur la mort*. Paris, E. Sansot, 1905, petit in-18 ; *La France intellectuelle*. Paris, Colin, 1899, in-18. — **Paul Bourget** : *Essais de psychologie contemporaine*. Paris, Plon, 1899, in-18. — **Henri Brémond** : *L'Evolution littéraire de Maurice Barrès*. Introd. à *Vingt-cinq années de Vie littéraire*. Paris, Bloud, 1908, in-18. — **W. G.-C. Byvanck** : *Un Hollandais à Paris en 1891*. Paris, Perrin, 1892, in-18. — **Francis Chevassu** : *Les Parisiens, Portraits d'Aujourd'hui* [Mlle Renan]. Paris, Lemerre, 1892, in-18. — **C. Delfour** : *La Religion des contemporains*. Paris, Soc. d'impr. et de libr., I, 1895, in-18. — **Ed. Delille** : *Some french writers*. London, Chapmann, 1893, in-8. — **René Doumic** : *Les Jeunes*. Paris, Perrin, 1896, in-18 ; *Essais sur le Théâtre contemp.*, Paris, Perrin, 1897, in-18 ; *Etudes sur la littérature franç*. Paris, Perrin, 1899, in-18. — **J. Ernest-Charles** : *Les Samedis littéraires*, tome I. Paris, Perrin, 1903, in-8 ; *La Carrière de Maurice Barrès* (pamphlet). Paris, Sansot, 1907, petit in-18. — **Emile Faguet** : *Propos littéraire*. Paris, Soc. franç. d'imprim., 1902 et 1905, 2 vol. in-18. — **Anatole France** : *La Vie littéraire*, 4e série. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18. — **Henri Franck** : *M. Barrès en Auvergne*. Grande Revue, 25 avril 1898. — **René Gillouin** : *Maurice Barrès*, etc. Paris, Sansot (Célébrités d'aujourd'hui), 1907, in-18. — **Ernest Gaubert** : *Maurice Barrès*. « Mercure de France. » 1er sept. 1905. — **Jean de Gourmont** : *La Méthode de Maurice Barrès*. L'Ermitage, 15 déc. 1906. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. in-18. — **Stanislas de Guaita** : *M. Maurice Barrès*. Nancy-Artiste, 15 janv. 1888. — **Lucien Herr** : *Maurice Barrès*. Revue Blanche, 1898. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-18. — **René Jacquet** : *Notre Maître Maurice Barrès*, avec portr. Paris, Per Lamm, 1900, in-18. — **Ber-**

nard Lazare : *Figures contemporaines.* Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Jules Lemaître** : *L'Ennemi des Lois.* Figaro, 22 nov. 1892. — **Eug. Martin-Mamy** : « *Le* « *Double visage de M. Maurice Barrès.* » Mercure de France, 1er août 1906. — **Camille Mauclair** : *Sensibilité du sceptique. A propos de Maurice Barrès.* Mercure de France, décembre 1894. — **Charles Maurras** : *La Vision du Moi.* Revue Indépendante, avril 1891 ; *Notes sur Maurice Barrès.* Revue Encyclopédique, 1er avril 1894 ; *L'Idée de la Décentralisation.* Paris, Revue Encyclopédique, 1898, in-8. — **Georges Pellissier** : *Etudes de littérature contemporaine.* Paris, Perrin, 1898, in-18 ; *Le Roman,* chapitre inséré dans le tome VIII de l'*Histoire de la Langue et de la Littérature Françaises,* publiée par L. Petit de Julleville. Paris, Colin, 1899, in-8. — **D. Parodi** : *La Doctrine politique et sociale de M. Maurice Barrès.* Revue du Mois, 10 janv. 1907. — **Vittorio Pica** : *Letteratura d'eccezione.* Milano, 1898, in-16. — **Gaston Rageot** : *Le Succès. Auteurs et public.* Paris, Alcan, 1906, in-8. — **A. Sorel** : *Maurice Barrès.* L'Energie française, 3 fév. 1907. — **Nicolas Segur** : *Le Cas de M. Maurice Barrès.* La Revue, 15 mai 1906.

Voir en outre la Collection de **l'Action Française,** revue bi-mensuelle, 1900-1903, et surtout le **Journal Officiel.** Séances de la Chambre : 24 octobre 1890, 6 janvier 1892 et 8 mars 1893.

Ad. van Bever.

Poitiers — Imp. du Mercvre de France (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

